Elsa SAHAL

Revue de presse (extraits)

Galerie Papillon

galeriepapillonparis.com
contact@galeriepapillonparis.com
13 rue Chapon 75003 Paris
+33 (0)1 40 29 07 20

"Elsa Sahal libre et iconoclaste", Élisabeth Védrenne, in Connaissance des Arts, juillet-août 2025, p. 162-163

Celle pour qui la céramique peut être de la sculpture et déstandardiser le corps des femmes, a une année particulièrement glorieuse.

Elsa Sahal libre et iconoclaste

Une scandaleuse, une perturbatrice, une féministe provocante, une destructrice. C'est ainsi qu'Elsa Sahal fut longtemps perçue. L'esclandre provoqué par sa petite fille qui pissait debout dans une fontaine de Nantes la cloua longtemps au pilori sur les réseaux sociaux. Une amorale qui non seulement démembre les femmes – un peu à la Pierre Molinier – mais ose aussi présenter leurs parties cachées. Comme Niki de Saint Phalle avait le culot de présenter des vagins grands ouverts, Elsa Sahal allonge les seins comme des canons ou des tentacules. Une pornographe qui fait se contorsionner des seins-langues dans sa série *Pool Dance* à Roubaix. Elle piétine l'image de beauté niaise des imageries féminines créées par les hommes, et, plus grave, elle a l'audace de s'attaquer aux règles de la sculpture, non pas glorieusement érigée en marbre, mais en poterie. Elle chamboule l'histoire de l'art et prône la confusion des genres avec une grande virtuosité technique. Elsa Sahal est une artiste incroyablement libre qui peut désormais tout se permettre. Son parcours est parfait, sa renommée internationale. Son humour sans fin.

↑ *Dancing Twins*, 2021, céramique émaillée, 342 x 300 x 40 cm
©HANS-GEORG GAUL POUR SETAREH.

1975
Naissance d'Elsa Sahal (*ill.* : Courtesy galerie Papillon) à Bagnolet.

2000
Diplôme de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris. Rejoint la galerie Papillon, à Paris.

2007
Résidence à la Manufacture de Sèvres.

2015-2016
Exposition « Ceramix » au Bonnefantenmuseum, à Maastricht, et à La Maison Rouge, à Paris.

2017
« Women House » à la Monnaie de Paris et au National Museum of Women in the Arts, à Washington. Première exposition à la galerie The Pill.

2019
Solo show à la Nathalie Karg Gallery, New York.

2021
Exposition « Les Flammes, l'âge de la céramique », au musée d'Art moderne de Paris.

2025
Solo show, galerie Papillon, et exposition à La Piscine, Roubaix.

"Elsa Sahal libre et iconoclaste", Élisabeth Védrenne, in Connaissance des Arts, juillet-août 2025, p. 162-163

Dans sa dernière série, *Les vases sont debout, les potiches ont attrapé des jambes*, ses sculptures émaillées de plus en plus hybrides « paraissent » s'adoucir. La sexualité s'y fait sensuelle, la femme-vase (grand cliché de la poterie) laisse échapper des seins en forme de tiges-fleurs pointant d'énormes boutons en verre comme des ampoules. Les coloris sont tendres : roses chair aux tons de corolles printanières, bleus d'hortensias frisés tels des coraux. Sa « *femme-fleur* » devient la potiche même, non plus posée sur la commode mais éclose, debout telle une reine. Ici, plus de caricature visible, mais un engagement féministe souriant qui en déroutera plus d'un !

ÉLISABETH VÉDRENNE

→ *Duo*, 2018, céramique émaillée, 76 x 68 x 47 cm
©FANNY LALLART.

TOUTES LES ŒUVRES SONT DE ELSA SAHAL AVEC LE COURTESY DE L'ARTISTE ET DE LA GALERIE PAPILLON.

À VOIR

L'ALCHIMISTE, GILDA, SUZANNE ET LES AUTRES. SCULPTURES D'ELSA SAHAL, musée des Beaux-Arts de Rennes, 20, quai Émile-Zola, 35000 Rennes, 02 23 62 17 45, mba.rennes.fr du 29 mars au 31 août.

ENGAGÉES, exposition collective (lire p. 141), Fondation Villa Datris, 7, av. des Quatre-Otages, 84800 L'Isle-sur-la-Sorgue, 04 90 95 23 70, fondationvilladatris.fr du 16 mai au 2 novembre.

À LIRE

ELSA SAHAL, LES VASES SONT DEBOUT, LES POTICHES ONT ATTRAPÉ DES JAMBES, par Alexandra Mida, éd. JBE Books/ Galerie Papillon (280 pp., 35 €).

ELSA SAHAL, par Camille Morineau et Mara Hoberman, Norma éd., 2016 (192 pp., 35 €).

À SAVOIR

ELSA SAHAL EST REPRÉSENTÉE à Paris par la galerie Papillon, 13, rue Chapon, 75003 Paris, 01 40 29 07 20, galeriepapillonparis.com

→ *Gene*, 2024, céramique émaillée et verre, 120 x 42 x 24 cm
©GRÉGORY COPITET.

"Elsa Sahal. Les Vases sont debout, les potiches ont attrapé des jambes", Catherine Francblin, in Artpress, juin 2025, p. 79

PARIS

Elsa Sahal. Les Vases sont debout, les potiches ont attrapé des jambes

Galerie Papillon / 22 mars - 17 mai 2025

Se référant au titre du livre de Monique Vittig, Elsa Sahal (France, 1975) présente ses nouvelles sculptures comme des « guérillères ». Gaies, elles le sont, plus que guerrières, d'ailleurs, n'ayant d'armure que leur humour, leur audace provocatrice et leur jeu avec les atours du féminin. Depuis une vingtaine d'années, cette artiste soulève un vent d'érotisme saisissant dans le champ certes étendu mais ô combien cantonné au beau et au décoratif de la céramique. La terre, matériau organique, malléable à merci, est pour elle une chair qui se prête aux manipulations et au surgissement de figures anthropomorphes exposant des états physiquement et mentalement bouleversés du corps. Sa pièce manifeste, *Fontaine* (2012), sorte de *Manneken Pis* féminin de trois mètres de haut en grès rose qui affirme la place des femmes dans l'espace public, est remontrée à La Piscine de Roubaix avec une série de sculptures inspirées des danseuses pratiquant la *pole dance* (1). La galerie Papillon découvre quant à elle un vaste ensemble de vases en tenue de soirée, hérissés de fleurs-seins phalliques gonflés de sève. Une fois encore le chemin de traverse emprunté par Sahal s'y révèle riche de surprises. Aussi inventive que sensuelle, son œuvre est l'une de celles dont les développements invitent à repenser l'histoire de la sculpture. Et à prendre acte de son élargissement (2).

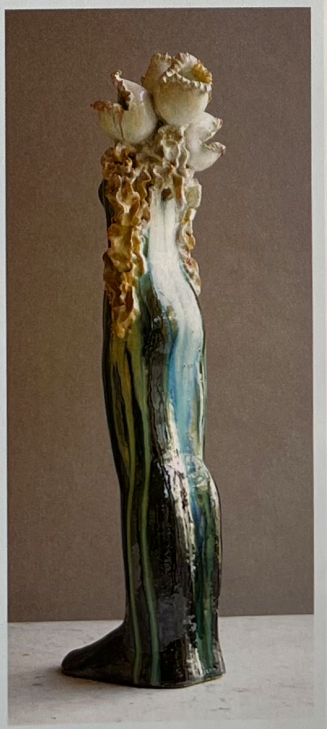
Catherine Francblin

1 Commissariat Karine Lacquemant (1er mars-1er juin 2025). **2** Le musée des Beaux-Arts de Rennes en partenariat avec l'université Rennes 2 explore en outre son travail sous l'angle de la représentation des genres (29 mars-31 août 2025).

Referring to the title of Monique Wittig's book, Elsa Sahal (France, b. 1975) presents her new sculptures as "Guerilleres." Joyful, they are, more so than warlike, as they wear no armour other than their humour, their provocative boldness, and their play with feminine adornments. For over twenty years, this artist has been creating a striking wind of eroticism in a field that, while extensive, remains largely confined to the beautiful and decorative aspects of ceramics. Clay, an organic material, malleable at will, becomes for her a flesh that lends itself to manipulation and the emergence of anthropomorphic figures exposing both physically and mentally disturbed states of the body. Her statement piece, *Fontaine* (2012), a kind of female *Manneken Pis*, three metres high in pink stoneware, asserting women's place in public space, will be re-exhibited at La Piscine in Roubaix alongside a series of sculptures inspired by pole dancers (1). Meanwhile, Galerie Papillon unveils a large ensemble of vases dressed for the evening, bristling with flower-breasts, phallic shapes swollen with sap. Once again, the path less taken by Sahal proves rich with surprises. As inventive as it is sensual, her work is one that invites us to rethink the history of sculpture, and to acknowledge its expansion (2).

1 Curated by Karine Lacquemant (March 1st—June 1st, 2025). **2** The Museum of Fine Arts of Rennes, in partnership with Rennes 2 university, also explores her work through the lens of gender representation (March 29th—August 31st, 2025).

Elsa Sahal. Calypso. 2024. Céramique émaillée *glazed ceramic.* 83 x 15 x 24 cm. (Ph. D. Bordes ; Court. Galerie Papillon)



"Elsa Sahal, vase debout contre le patriarcat", Daphné Bétard, in Beaux Arts Magazine, 23 avril 2025, p. 30

LIVRES PAR DAPHNÉ BÉTARD

LES LECTURES DU MOIS

Elsa Sahal, *Les Poitrines mamelées*, 2023

Elsa Sahal, vase debout contre le patriarcat

«La terre est un matériau versatile. Elle peut être brutale (gadoue, lave) et elle peut aussi poursuivre une sophistication extrême», écrit Elsa Sahal. L'artiste en a fait la matière de ses aspirations, donnant naissance à des céramiques frondeuses sans tabou qui, en défiant la sculpture classique, font exploser la notion de beau universel et les représentations codifiées du corps féminin pour leur préférer l'étrange, le monstrueux, l'anormal, l'inadapté. Grande vulve fontaine érigée sur une colonne totem de seins protecteurs, pole danseuses effrontément obscènes, série des *Nichonesques* affirmant leur sororité sensuelle et défiant le male gaze, fentes pleines de promesses, formes organiques suspendues dans les airs évoquant le cou blanc délicat d'un cygne pour raconter Léda qui se caresse… Semblables aux *Guérillères* de la philosophe et militante féministe Monique Wittig, les créatures d'Elsa Sahal imposent leur grâce outrancière dans cet ouvrage retraçant vingt ans d'une création débridée aussi politique que poétique. **DB**

Les vases sont debout, les potiches ont attrapé des jambes par Elsa Sahal, avec un essai d'Alexandra Midal • éd. JBE Books • 280 p. • 35 €

“Douze expos gratuites à voir à Paris pendant les vacances”, Laurent Boudier, in Télérama, 22 avril 2025

Douze expos gratuites à voir à Paris pendant les vacances

L'art c'est bien, mais l'art gratuit... c'est bien aussi ! Découvrez notre sélection des meilleures expositions en entrée libre à découvrir dans la capitale pendant les vacances de Pâques.

Publié le 22 avril 2025 à 10h01 | Mis à jour le 22 avril 2025 à 14h50

Partager Favoris Lire dans l'application

Peinture et art contemporain

Elsa Sahal - Les vases sont debout, les potiches ont attrapé des jambes

Photo : Grégory Copitet. Courtesy Galerie Papillon

Drôle de titre pour une exposition épatante et libre. Elsa Sahal l'explique : « « Les vases sont debout, les potiches ont attrapé des jambes » *provient d'une phrase tirée du roman* Les Guérillères, *écrit en 1969 par Monique Wittig. Je l'ai entendue, alors que j'étais en train de faire des vases en forme de femmes avec des fleurs-seins à l'intérieur. Cette coïncidence m'a tellement surprise que j'ai choisi ce titre pour lui rendre hommage. Ça faisait tellement longtemps que je faisais de la céramique et qu'on me disait « Ah c'est de la poterie, c'est de la vaisselle » ».* À la galerie Papillon, l'artiste française, née en 1975, prouve tout le contraire : ses sculptures récentes de céramique émaillée viennent, magnifiquement, bousculer les frontières entre objet et sculpture, art populaire et créations de ses aînés (de Louise Bourgeois à Philip Guston) avec ses vases aux pistils délurés et organiques. **— L.B.**

TTT Jusqu'au 17 mai, 11h-19h (sf dim., lun.), galerie Papillon, 13, rue Chapon, 3e, 01 40 29 07 20. Entrée libre.

“Les fleurs hybrides d’Elsa Sahal investissent la Galerie Papillon”, Thibault Loucheux-Lzgendre, in Snobinart, 12 mai 2025, 1/2

Les fleurs hybrides d’Elsa Sahal investissent la Galerie Papillon

La Galerie Papillon présente « Les vases sont debout, les potiches ont attrapé des jambes » d'Elsa Sahal. Cette exposition immersive plonge le visiteur dans l'univers de l'artiste. Cette dernière poursuit son exploration des richesses de la céramique tout en invitant le spectateur à renverser son regard sur le corps.

Thibault Loucheux-Legendre - Rédacteur en chef / Critique d'art 12 mai 2025 Enregistrer

Vue de l'exposition Les vases sont debout, les potiches ont attrapé des jambes" d'Elsa Sahal à la Galerie Papillon - Photo : Thibault Loucheux-Legendre / Snobinart

La première fois que j’ai vu une œuvre d’Elsa Sahal c’était une fontaine de seins surplombés d’une vulve qui éclaboussait le grand patio ombragé de la Panacée. Cette œuvre intitulée *Vénus polymathe jouissante* (2019) avait été placée dans l’institution montpelliéraine à l’occasion de deux expositions consacrées à Marilyn Minter et Betty Tompkins durant l’été 2021. Parfaitement adaptée au bassin de la Panacée, beaucoup militaient à l’époque pour que la sculpture garde cette place qui lui allait si bien… Malheureusement, l’œuvre ne fut pas conservée après la double exposition. Le retour en force de la céramique ; dont Elsa Sahal a joué un rôle indéniable en compagnie d’une génération de plasticiens talentueux ; m’a offert d’autres opportunités de découvrir le travail de l’artiste, une nouvelle fois à la Panacée à l’occasion de *Contre-Nature* et pour *Toucher Terre, l’Art de la sculpture céramique* à la Fondation Villa Datris en 2022.

Trois ans plus tard, c’est en passant dans la rue Chapon, plus précisément dans la Galerie Papillon, qu’une nouvelle rencontre avec les œuvres d’Elsa Sahal s’est présentée, à l’occasion de l’exposition *Les vases sont debout, les potiches ont attrapé des jambes*. Voilà un titre d’exposition qui s’inscrit dans la tradition des longs intitulés tant appréciés en France. Cette phrase tirée des *Guérillères* de Moniq Wittig, Elsa Sahal l’a entendue alors qu’elle était en train de faire des vases en forme de femmes avec des fleurs-seins à l’intérieur comme elle l’explique ici : *« Cette coïncidence m’a tellement surprise que j’ai choisi ce titre pour lui rendre hommage. Ça faisait tellement longtemps que je faisais de la céramique et qu’on me disait « ah c’est de la poterie, c’est de la vaisselle. » Récemment, on a enfin compris que la céramique pouvait être de la sculpture. C’était le moment de se saisir du thème du contenant et de le faire marcher. »*

A l’image de la peinture, la céramique a longtemps été expulsée des institutions, avant de faire un retour remarqué ces dernières années, interrogeant les artistes sur des questions philosophiques autour de la différenciation et le liens entre art et artisanat et les amenant à malmener la terre pour explorer toutes ses richesses. Il y a quelque chose de charnel dans la pratique de la céramique, c’est la modélisation et la transformation d’un corps par un autre qui se déploie durant ce long et rigoureux processus de création. En poussant la réflexion plus loin sur ce renouveau, on s’aperçoit qu’un certain nombre d’artistes contemporains, notamment des femmes, développent des formes et couleurs vivantes, organiques, hybrides, comme peuvent le faire Claire Lindner ou Mathilde Sauce… Elsa Sahal ne fait pas exception en rapprochant ses pièces au plus près du vivant. Chez cette dernière, on reconnaît moins le végétal que le corps humain, bien que cette exposition à la Galerie Papillon soit consacrée aux vases et aux fleurs. Ici, les végétaux et leur contenant s’affirment comme une exploration de la féminité, empruntant des éléments et des courbes du corps de la femme. Ces représentations visent à porter un regard différent sur le corps de la femme, trop souvent montré comme objet de désir et de

“Les fleurs hybrides d’Elsa Sahal investissent la Galerie Papillon”, Thibault Loucheux-Lzgendre, in Snobinart, 12 mai 2025, 2/2

fertilité. Elles hésitent alors entre sensualité et monstruosité, entre l’inquiétude et la joie, la douceur des couleurs s’opposant à l’hybridation… à l’image de la céramique qui partage aussi deux qualités antagonistes : une fragilité face aux chocs et une force qui résiste au temps.

Enfin un mot sur la scénographie immersive particulièrement réussie qui nous plonge dans l’univers de l’artiste. Ses vases et ses fleurs se déploient dans tout l’espace de la galerie, invitant les visiteurs à déambuler au milieu des créations, comme une procession.

Les vases sont debout, les potiches ont attrapé des jambes
Elsa Sahal
Galerie Papillon (Paris)
Jusqu’au 17 mai 2025

Thibault Loucheux-Legendre
Rédacteur en chef / Critique d'art

Après avoir étudié l'histoire et le cinéma, Thibault Loucheux-Legendre a travaillé au sein de différentes rédactions avant de lancer Snobinart et de se spécialiser dans la critique d'art contemporain. Il est également l'auteur de plusieurs romans. 06 71 06 16 43 / thibault.loucheux@snobinart.fr

Abonnez-vous au magazine

TTT Jusqu’au 17 mai, 11h-19h (sf dim., lun.), galerie Papillon, 13, rue Chapon, 3e, 01 40 29 07 20. Entrée libre.

"Elsa Sahal: Les vases sont debout, les potiches ont attrapé des jambes at Galerie Papillon, Paris", Vasi Hirdo, in Ceramics Now Magazine, mai 2025, p. 84

Elsa Sahal: Les vases sont debout, les potiches ont attrapé des jambes at Galerie Papillon, Paris

March 22 – May 17, 2025

"Elsa Sahal: Les vases sont debout, les potiches ont attrapé des jambes at Galerie Papillon, Paris", Vasi Hirdo, in Ceramics Now Magazine, mai 2025, p. 85

"Elsa Sahal: Les vases sont debout, les potiches ont attrapé des jambes at Galerie Papillon, Paris", Vasi Hirdo, in Ceramics Now Magazine, mai 2025, p. 86

"Elsa Sahal: Les vases sont debout, les potiches ont attrapé des jambes at Galerie Papillon, Paris", Vasi Hirdo, in Ceramics Now Magazine, mai 2025, p. 87

Les vases sont debout, les potiches ont attrapé des jambes' is a phrase from Les Guérillères[1] by Monique Wittig. I heard it while I was making vases in the shape of women with flower tits inside. I was so surprised by this coincidence that I decided to give this series of works titles in homage to her. I'd been making ceramics for so long that people kept telling me 'ah it's pottery, it's crockery'. Recently, people finally realised that ceramics could be sculpture. It was time to take up the theme of the container and make it work.

– Elsa Sahal

Resisting standardization, armed with her favorite material – ceramics – and a range of forms that elude normative, objectified determination, Elsa Sahal draws monstrous bodies and de standardized women's bodies, which she does not hesitate to hybridize as Mary Shelley did with her literary Frankestein. What is more, these assemblages are reminiscent of the famous "Fiji Mermaid" presented by Phineas Barnum in 1842 in his New York Museum. Like his artifact, Sahal's sculptures bear no relation to truth. [...]

Her sculptures play on the supposed softness of a palette abounding in the color pink and the textured grain of the surface material, to better divert the grip of standardization. They expose, without embellishment, the way in which working by hand makes it possible to counteract unevenness and the asperity of other states of matter. The sculptures assert both the gesture of the hand and its corollary, the power of craftsmanship, contradicting the assignment of ceramics to that of feminine domestic activities. When the question of women's handicrafts is raised, it is almost always in terms of a revitalization of the dilemma between industrialization and handicrafts, and consequently in a simplistic opposition between men and women, the latter being excluded from industrial production. But as well as making this alleged objectification of sexist techniques her own, Elsa Sahal's sculptures deconstruct the illusion of a normative conception postulating the existence of universal models.

More specifically, Elsa Sahal's sculptures are part of a project to reconstruct art history from a perspective of disinvisibilizing the practice of women and female historians, extending the debates of the 1970s-1980s. While contemporary historiography has recently taken up some of this work, it remains to deepen and consolidate it. Long envisaged as the "Little Women" working for the professional success of their husbands, lovers, and peers, it is time to construct – even if it means simulating it – a specifically feminine view of empowerment based on art by appropriating, for example, the ceramic kiln of the woman artist. ln this way, Elsa Sahal develops a policy of emancipation from the gestures of work, the work itself and its meanings. [...]

By concealing encrypted meanings in her sculptures of excess, like the coded signals transmitted by Rosa Luxemburg[2] to lead her revolution, it is this time from her studio, and through her sculptures, that Elsa Sahal creates her works with the greatest care, which joyfully blasting through hubris all the sweet metaphors supposed to signify women, for her work "disorients things, [...] perturbs a certain order of the world."[3] Elsa Sahal's sculptures in general, and her vases in particular, are alert and ready depart. ln so doing, they overturn a series of clichés. The first stems from the material used, ceramics, so intimately associated with craftsmanship and feminine pastimes. The second concerns the codified representation of the female body, normalized by the male gaze that has constructed art historiography. The third frees itself from the perfection of body proportions to daim, on the contrary, their sublime hybridity. Together, monstrosity, disorientation, and cryptology carve the political vocabulary of Elsa Sahal's art forms, underlining the benefits of her amoral, incisive, and undisciplined stance.

Text by Alexandra Midal. Extracts from Monstres exquis in Les vases sont debout – Les potiches ont attrapé des jambes – Elsa Sahal published by JBE Books, 2025

Exhibition scenography: BLLK*

CONTACT
contact@galeriepapillonparis.com

GALERIE PAPILLON
13 rue Chapon
75003 Paris
France

Captions

- *Photos by Grégory Copitet. Courtesy Galerie Papillon.*

Footnotes

1. Monique Wittig, Les Guérillères, Paris, les Éditions de Minuit, (1969) 2019, p. 205–207.
2. Muriel Pic, Rosa Luxemburg, Herbier de prison (1915–1918), Genève, Héros-Limite, 2023, p. 352.
3. Sara Ahmed, "Orientations. Vers une phénoménologie queer", Multitudes, 2021/1 (n° 82), p. 200.

"À Roubaix, la pole dance en céramique d'Elsa Sahal", Dimitri Cosme, in The Art Newspaper, 14 avril 2025, p. 23

Abonnements

ePaper Newsletter

EDITION FRANÇAISE
THE ART NEWSPAPER

Expositions
Actualité

À Roubaix, la pole dance en céramique d'Elsa Sahal

La Piscine – musée d'Art et d'Industrie André-Diligent met en lumière une exploration visuelle des acrobaties aériennes autour d'une barre, également inspirée par les œuvres classiques, telles les célèbres Danseuses d'Edgar Degas.

Dimitri Cosme

14 avril 2025

Partagez

Elsa Sahal, *Justine*, 2015, grès émaillé, collection particulière, Paris. Courtesy de la galerie Papillon.
Photo Denis Amon

« *J'ai adopté la terre tout de suite parce que c'est un matériau domestique* », confie Elsa Sahal, figure majeure du renouveau de la sculpture en céramique, née en 1975. Diplômée des Beaux-Arts de Paris, la créatrice s'approprie avec audace ce matériau à la fois humble et exigeant, le modelant selon des formes de figuration libre et amorphe. Ses travaux déplient des corps hybrides, en perpétuelle recomposition, proposant une vision dynamique et libérée de la matière. Selon Elsa Sahal, la céramique ne se limite pas à une simple technique, mais devient un véritable langage plastique, un espace d'expression. La Piscine, à Roubaix, met en lumière sa série *Pole Dance*, une exploration visuelle des acrobaties aériennes autour d'une barre, également inspirée par les œuvres classiques, telles les célèbres Danseuses d'Edgar Degas.

-

« Elsa Sahal. Pool Dance », 1er mars - 1er juin 2025, La Piscine – musée d'Art et d'Industrie André-Diligent, 23, rue de l'Espérance, 59100 Roubaix, roubaix-lapiscine.com

CULTURE • ARTS

Sélection galerie : Elsa Sahal chez Papillon

A voir cette semaine, les céramiques de la sculptrice qui joue avec dextérité sur la confusion des genres entre végétal et organique.

Par Philippe Dagen
Publié aujourd'hui à 10h15

Article réservé aux abonnés

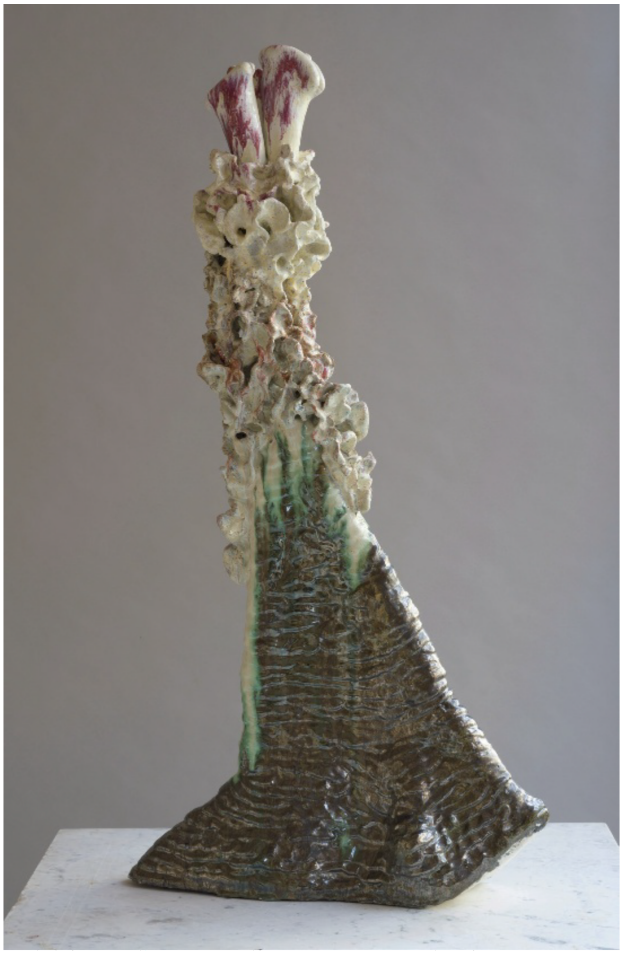
« Simone » (2024), d'Elsa Sahal. DAVID BORDES

Comparer la femme à une fleur est une banalité poétique qui se retrouve dans bien des littératures et des arts. La sculptrice Elsa Sahal s'en saisit à son tour, mais c'est pour la compromettre et l'attirer loin des douceurs amoureuses. De pots ventrus et de vases au long col étranglé sortent des volumes sinueux ou plus réguliers. Ils tiennent du végétal et de l'organique : tubercule ou sein, bouton à peine éclos ou sexe, gousse ou ovaire, tige ou tentacule, feuille ou langue ? Ne serait-ce pas des serpents ou des murènes qui pointeraient leur tête étroite ? La dextérité de l'artiste dans les techniques de la céramique, modelage et cuisson, lui permet de pousser loin la confusion entre les genres. Les couleurs l'aggravent, avec leurs nuances sanguines, d'autres aquatiques et d'autres encore plus blanches et minérales, qui font penser à des coraux et des fossiles. Les surfaces sont lisses comme des peaux ou rugueuses comme des écorces. Parfois, Elsa Sahal greffe à la céramique des protubérances de verre, tout aussi équivoques. D'humeur élégiaque, on peut voir dans ces sculptures florales l'éloge de la nature et de la vie. D'humeur moins paisible, on s'interroge sur l'histoire et la symbolique de ces bouquets d'éléments anatomiques fraîchement coupés.

¶ « Les vases sont debout, les potiches ont attrapé des jambes ». Galerie Papillon, 13, rue Chapon, Paris 3e. Jusqu'au 17 mai. Du mardi au samedi de 11 à 19 heures. Galeriepapillonparis.com

Philippe Dagen

"Elsa Sahal, trouble dans la sculpture", François Salmeron, in Le Quotidien de l'Art, 5 avril 2025, p. 30



Elsa Sahal

Idoménée, 2024, céramique émaillée, 110 x 42 x 42 cm.

© Photo David Bordes/Courtesy de l'artiste et Galerie Papillon/Adagp, Paris 2025.

Galerie Papillon

Elsa Sahal, trouble dans la sculpture

Figure majeure de la sculpture française et élève d'Erik Dietman, dont elle partage l'humour décapant, Elsa Sahal décline une série de vases en céramique au ton rose et au grain texturé rappelant l'épiderme d'une fleur ou d'un sein. L'artiste jette le trouble entre production industrielle et artisanat, standardisation mécanique et fait main, labeur viril et activité domestique féminine, nature végétale et physiologie humaine. L'enjeu : émanciper les gestes du travail, de l'œuvre et de ses significations.

Elsa Sahal, « Les vases sont debout, les potiches ont attrapé des jambes », 13, rue Chapon, 75003 Paris, jusqu'au 17 mai, galeriepapillonparis.com

Mon compte

ARALYA
TOUT EST ART

S'abonner

< retour aux Articles

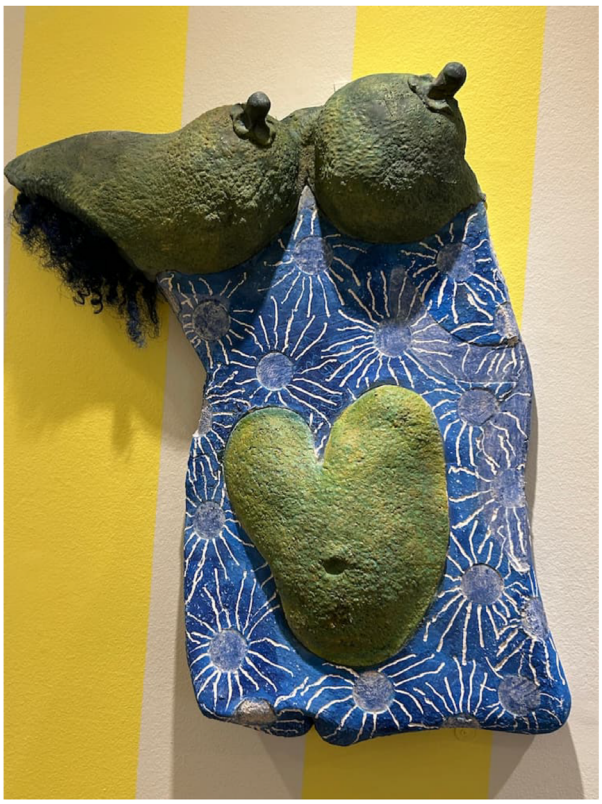
Elsa Sahal

Aralya, le 31 mars 2025

Sculpture et Céramique

Artiste confirmée, Elsa Sahal, née en 1975, incarne le renouveau de la céramique. Diplômée de l'École des Beaux-Arts de Paris, elle s'initie aux côtés du grand Jeanclos au modelage de la terre, puis fréquente l'atelier du sculpteur suédois Erik Dietman (1937-2002) qui lui enseigne que l'art peut mêler liberté d'expression et humour. Très remarqué, son travail est présenté en France et à l'étranger.

En ce printemps, Elsa Sahal bénéficie de deux expositions, une troisième va débuter au Musée des Beaux-Arts de Rennes, en résonance avec les collections permanentes.



Fragment de corps – Piscine de Roubaix – ©Chantal Vérin

A la Piscine de Roubaix, la série *Pool Dance*, en contrepoint de l'exposition "*Rodin/ Bourdelle, Corps à Corps*", reprend la thématique du corps, élément essentiel et constant d'un riche parcours créatif. Les *Dancers*, au nom inspiré de l'ouvrage de la romancière féministe Monique Wittig, auteure des « Guérillères », s'enroulent autour d'une barre dans des poses sensuelles. Des noms de femme pour des corps hybrides, à la croisée de l'humain, du minéral et du végétal, mais aussi du féminin et du masculin, échappent à toute détermination normative. Elsa Sahal poursuit cet irrévérencieux hommage aux figures de la féminité décomplexée en installant au milieu du bassin de la Piscine "*Fontaine*", une sculpture en grès émaillé de trois mètres de haut, sans visage ni tronc, entièrement rose clair, qui prodigue, en le faisant jaillir de sa vulve, un jet dru et continu. Totem provocateur érigé au milieu de la statuaire classique qui agrémente le pourtour du bassin. Dans les anciennes cabines de déshabillage, des corps morcelés, fragments de l'anatomie des deux sexes, formes érectiles, seins multiples, jambes, fesses, et touffes de poils, défient avec humour les prudes convenances et exaltent l'altérité, le bizarre et le différent, voire le monstrueux. Elsa Sahal bouscule avec effronterie idées reçues et clichés de genre et souligne les bienfaits d'une position amorale....

“Elsa Sahal”, Chantal Vérin, in Aralya, 31 mars 2025

« Simone » – Céramique émaillée, verre – ©David Bordes

La Galerie parisienne Papillon, à l’occasion des 25 ans de création d’Elsa Sahal, réunit un ensemble d’œuvres récentes dans une spectaculaire mise en scène de la série des vases. “*Les vases sont debout, les potiches ont attrapé des jambes*“, titre insolite qui se veut d’abord réactif à l’idée répandue qui agace Elsa Sahal, et lui donne envie de fuir, à savoir que la céramique, « c’est de la poterie, c’est de la vaisselle », loisir artisanal pratiqué au féminin. Les vases en forme de femmes avec « des fleurs-seins à l’intérieur » sont des sculptures d’une créativité totale et originale, audacieuse et loufoque. Le matériau employé, la céramique, joue sur de nombreux registres ! Il se transforme, se prête aux états de changement de matière par l’épreuve du feu, et passe de l’organique au minéral. Elsa Sahal aime toucher la terre, la mouler, la tordre et la façonner. Elle aime construire en associant des formes qui dialoguent entre elles. Malléable, la terre autorise au fur et à mesure de l’acte créatif des réinterprétations de la forme imaginée, voire des improvisations. Posée enfin comme une peau, la couche d’émail apporte, brillante ou mate, la couleur qui change au gré des aléas de la cuisson.

« Krista » – Céramique émaillée – ©David Bordes

“Les vases sont debout, les potiches ont attrapé des jambes » est aussi le titre d’un ouvrage rétrospectif, agrémenté des commentaires de l’artiste sur les quelque 300 sculptures qui jalonnent son parcours.

Pool Dance – Jusqu’au 1er juin 2025
La Piscine – Roubaix (59)
Galerie Papillon – Jusqu’au 17 mai 2025 – Paris 3ème

"Vases amazones, eau de javel et « Nymphéas »", Patrick Javault, in The Art Newspaper, 28 mars 2025

EDITION FRANÇAISE
THE ART NEWSPAPER

L'actualité des galeries // Actualité

Vases amazones, eau de javel et « Nymphéas »

Patrick Javault

28 mars 2025

Vue de l'exposition « Elsa Sahal : Les vases sont debout, les potiches ont attrapé des jambes » à la Galerie Papillon.
Courtesy de la Galerie Papillon

L'actualité des galeries

Un choix d'expositions proposées dans les galeries par le critique d'art Patrick Javault

Elsa Sahal : Les vases sont debout, les potiches ont attrapé des jambes

Alors qu'elle avait entamé une série de sculptures à base de vases inspirés par le corps féminin, Elsa Sahal est retombée sur une phrase des *Guérillères* de Monique Wittig : « *Les vases sont debout, les potiches ont attrapé des jambes* ». Effet de hasard ou d'empreinte laissée par le roman, cela sonne comme un manifeste. À l'affirmation féministe portée par le jeu des métaphores se joint le goût de l'expérimentation, le sens du grotesque, et une joie manifeste. Car, si la fleur et la potiche sont les deux faces d'une même médaille frappée du poinçon patriarcal, la céramique a mis elle aussi longtemps à échapper aux préjugés. Amener celle-ci à la sculpture, cela signifie aussi prendre appui sur l'histoire du médium. Et le fait que les figures de l'artiste n'aient jamais ni tronc, ni tête, nous semble une façon d'être fidèle à cette histoire. Dans cette exposition particulièrement fournie, l'artiste a réuni sur des socles colorés, des familles de vases-femmes débordantes, de grappes de lilas ou de bouches de fleurs carnivores, ou de seins étirés comme des ballons de baudruches. Tous ces débordements et ces affaissements sont témoignages de vie et raillerie à l'encontre des statues trop fièrement dressées. Les « Vases amazones » sont de basse extraction, faites de superpositions de colombins avec des empreintes de doigts bien visibles. Les autres, nommées par leur prénom, et qui s'avancent en robes de soirées, appartiennent à la haute société. Le travail de la matière, les coulures et les flamboiements de l'émail se trouvent célébrés dans ce fier défilé.

Du 22 mars au 17 mai 2025, Galerie Papillon, 13, rue Chapon, 75003 Paris

"Elsa Sahal le corps et l'esprit", Sabrina Silamo, in La Revue de la Céramique et du Verre, mars-avril 2025, p. 78

ROUBAIX

ELSA SAHAL
LE CORPS ET L'ESPRIT

« *Les vases sont debout. Les potiches ont attrapé des jambes.* » Cette phrase est le titre choisi par Elsa Sahal pour sa première exposition muséale. Elle est extraite d'un ouvrage de Monique Wittig, *Les Guérillères*, qui retrace la lutte des femmes contre l'oppression et l'hégémonie masculine. Elsa Sahal aussi est en lutte, contre les idées reçues. D'abord contre celles qui concernent la céramique, médium traditionnellement réservé aux femmes qui utilisaient la terre pour fabriquer des pièces utilitaires (assiettes, bols et autres vases), ensuite contre celles qui classent cette pratique séculaire dans le domaine de l'artisanat et non dans celui des beaux-arts. Or, c'est auprès de Jeanclos, aux Beaux-Arts de Paris, qu'Elsa Sahal a été formée. Et lorsqu'elle sculpte des vases, ils sont démesurés, tels ces *Vase Amazones* de près d'un mètre de hauteur, qui contiennent des fleurs, sortes d'excroissances en forme de seins. Car toutes ses sculptures questionnent avec humour les normes sociales et les représentations du corps féminin, à l'instar des œuvres qui composent la série *Pool Dance*, judicieusement exposées dans les anciennes cabines de bain de La Piscine de Roubaix. Elles portent des noms inspirés des performeuses des spectacles de new burlesque (Marie Rose Poum Fesse ou Trakula Baubo) et sont de couleur rose, un émail « *chaud et froid à la fois, sale et beau,* précise Elsa Sahal. *Il est gluant, chair, de l'ordre des viscères, alors que, par certains aspects, il ressemble à du marbre avec des nucléations.* » Et comme une réponse sulfureuse et sensuelle à Rodin, qui cachait les supports maintenant ses danseuses, Elsa Sahal les rend visibles et joue de ces barres métalliques. Magnifique pied de nez à cette histoire de l'art écrite au masculin qui se poursuit avec *Fontaine* (cf. l'urinoir de Marcel Duchamp) trônant dans le bassin du musée. « *Dans le flux continu du jet d'urine, il y avait l'idée que les petites filles aussi peuvent pisser dru, loin et continûment. Et que cela, de façon ironique, peut se produire dans l'espace public où seules les urines masculines sont admises ! Il y avait un caractère manifeste dans cette sculpture, qui est peut-être [...] la plus féministe que j'aie pu faire.* » À voir absolument (voir p. 20).

SABRINA SILAMO

1 *Trukula Baubo*, 2015, 37 × 30 × 20 cm.
2 *Fontaine*, 2012, céramique, système hydraulique, 290 × 120 × 60 cm.

—

JUSQU'AU 1ER JUIN
Pool Dance, La Piscine – Musée d'Art et d'Histoire André Diligent, 23, rue de l'Espérance, Roubaix (59). Tél. : 03 20 69 23 60. www.roubaix-lapiscine.com

© COURTESY ARTISTE GALERIE PAPILLON. [PORTRAIT] © MARC DOMAGE. © ALAIN LEPRINCE

"Elsa Sahal en mode majeur", Delphine Frouard, in La Revue de la Céramique et du Verre, mars-avril 2025, p. 21

ELSA SAHAL
EN MODE MAJEUR

Depuis toujours, la céramique d'Elsa Sahal fait bondir les rageux, du traitement plastique au propos argumentaire. Cette monographie retraçant 25 ans de libre sculpture ne sera qu'une énième occasion de pousser des cris d'orfraie. Et pourtant, rien dans cette création n'est laissé au hasard. Elle témoigne, dès le début, d'une réflexion profonde, d'une construction étudiée. Et d'une volonté transgressive farouche, non dénuée d'ironie. S'emparer d'un médium considéré comme mineur pour mettre en lumière un regard spécifiquement féminin sur le corps reste un acte contestataire, encore aujourd'hui. Prenant pour titre une phrase extraite des *Guérillères* de Monique Wittig, ce catalogue inscrit fermement l'œuvre de l'artiste dans une perspective politique. Dans son très bel essai introductif, Alexandra Midal, professeure à la HEAD et à l'Ensci, explore les multiples terrains de pensée investis par ce travail sculptural, qui ne se départit jamais d'un joyeux enthousiasme dans la déconstruction qu'il opère. Les pièces, magnifiquement photographiées, sont présentées chronologiquement. Chaque série s'accompagne d'un commentaire d'Elsa Sahal éclairant une influence, un point technique ou un état d'esprit. Une référence de choix pour une carrière remarquable (voir p. 78). DELPHINE FROUARD

—

Les vases sont debout. Les potiches ont attrapé des jambes, texte d'Alexandra Midal, Éditions JBE Books, 141 p., 35 €.

Elsa Sahal : quand la pole dance rencontre la céramique

S'inspirant aussi bien de la culture des clubs de strip-tease que de Rodin, l'artiste française redéfinit la sculpture contemporaine

By Ingrid Luquet-Gad | 18 Feb 2025 | 5 min read

Il y a dix ans, à Paris, faisait irruption une troupe de danseuses qui allait marquer les esprits. Leur peau était rose bonbon ou vert mousse, d'une texture luisante ou écaillée. Dans l'espace d'exposition, elles se livraient à une chorégraphie endiablée : du pole dance. La discipline, acrobatique et lascive à la fois, déformait les corps jusqu'aux confins du grotesque. Ceux-ci, rendus méconnaissables, semblaient alors n'être composés que de jambes et de seins, formant des efflorescences charnues et proliférantes. Il s'agissait plus précisément de l'exposition « Pole Dance » d'***Elsa Sahal*** à la Galerie Papillon, où l'artiste présentait pour la première fois l'une de ses séries iconiques.

"Elsa Sahal : quand la pole dance rencontre la céramique", Ingrid Luquet-Gad, in Art Basel Stories, 18 février 2025, 2/5

Portrait de Elsa Sahal par Denis Amon.

"Elsa Sahal : quand la pole dance rencontre la céramique", Ingrid Luquet-Gad, in Art Basel Stories, 18 février 2025, 3/5

Elsa Sahal y prolongeait son exploration conjointe de la céramique et du corps contemporain, bien décidée à renouveler les héritages qui pesaient sur l'un et sur l'autre. Les compositions aériennes, réalisées en grès émaillé, semblaient défier la gravité. Elles prenaient de l'altitude en s'enroulant autour d'une barre de fer et s'émancipaient alors du rapport traditionnel au socle. La prouesse technique, cependant, n'intéresse guère l'artiste. Pour faire vaciller les canons et les carcans, la diplômée des Beaux-Arts de Paris préfère s'armer d'érudition et d'humour. La terre, le corps mais aussi la soif de liberté sont au cœur de sa pratique, et ce depuis le début de sa carrière en 2000.

Elsa Sahal, Snake Hand 1, 2021. Photo : David Bordes. Avec l'aimable autorisation de l'artiste et de la Galerie Papillon. © ADAGP, Paris, 2025.

"Elsa Sahal : quand la pole dance rencontre la céramique", Ingrid Luquet-Gad, in Art Basel Stories, 18 février 2025, 4/5

En 2012, Elsa Sahal réalise l'un de ses coups d'éclat. Elle installe une sculpture rose de plus de trois mètres de haut dans les bassins du jardin des Tuileries à Paris. De robustes piliers en grès, constellés de coquillages, sont surmontés d'une frêle paire de jambes. Celles-ci dévoilent un sexe féminin dont jaillit fièrement un jet d'eau. L'œuvre, sobrement titrée Fontaine, est un clin d'œil à l'urinoir de Marcel Duchamp qui porte le même titre. On y perçoit aussi un manifeste implicite : l'espace public appartient à tout le monde. Sept années plus tard, l'artiste présente une autre de ses fontaines roses à l'organicité excentrique, avec la Vénus polymathe jouissante (2019), installée dans le patio ombragé du centre d'art MO.CO Panacée à Montpellier.

Elsa Sahal, Léda Floridaska, 2015. Photo: Marc Domage. Avec l'aimable autorisation de la Galerie Papillon. © ADAGP, Paris, 2025.

Elsa Sahal, Trukula Baubo, 2015. Photo : Denis Amon. Avec l'aimable autorisation de l'artiste et de la Galerie Papillon. © ADAGP, Paris, 2025.

"Elsa Sahal : quand la pole dance rencontre la céramique", Ingrid Luquet-Gad, in Art Basel Stories, 18 février 2025, 5/5

Elsa Sahal a longtemps incarné le renouveau de la céramique de manière relativement isolée. Lorsque deux grandes expositions en France consacrent la place renouvelée du médium, l'artiste participe à l'une et à l'autre. En 2015-2016, « Céramix. De Rodin à Schütte » rassemble les œuvres d'une centaine d'artistes des 20e et 21e siècles au Musée Bonnefanten à Maastricht, à La maison rouge à Paris et à La cité de la céramique de Sèvres. Le parcours consacre des salles monographiques à certain·es artistes, dont Johan Creten, Klara Kristalova, Thomas Schütte et Elsa Sahal, qui présente sa série « Pole Dance ». En 2021-2022, « Les flammes. L'âge de la céramique » au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris dote cette exploration d'une portée anthropologique et remonte des origines de l'humanité à nos jours.

À présent, la consécration du médium est avérée. Au mois de mars, Elsa Sahal présente l'exposition « Pool Dance » à La Piscine à Roubaix, qui marque une nouvelle apparition de ses pole-danseuses. Le Musée d'art et d'industrie, niché dans l'écrin Art déco d'une ancienne piscine de 1932, les présente en résonnance avec l'exposition « Rodin / Bourdelle. Corps à corps ». Par une esthétique moderne du fragment et une recherche d'expressivité partagée, l'accent est mis sur un dialogue tout en torsions. Les amazones contorsionnistes d'Elsa Sahal ont beau n'avoir ni queue ni tête, elles incarnent déjà l'irrévérence extatique de notre époque turbulente.

Elsa Sahal, Snake Hand 2, 2021. Photo : David Bordes. Avec l'aimable autorisation de l'artiste et de la Galerie Papillon. © ADAGP, Paris, 2025.

Crédits et légendes

Elsa Sahal est représentée par la ***Galerie Papillon*** (Paris), ***The Pill*** (Istanbul, Paris) et Nathalie Karg Gallery (New York).

« Pool Dance »
1er mars - 1er juin 2025
La Piscine – Musée d'art et d'industrie André-Diligent, Roubaix

Ingrid Luquet-Gad est une critique d'art et une doctorante basée à Paris. Elle enseigne la philosophie de l'art à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

Image d'en-tête : Elsa Sahal, *Trukula Baubo* (detail), 2015. Photo : Denis Amon. Avec l'aimable autorisation de l'artiste et de la Galerie Papillon. © ADAGP, Paris, 2025.

Publié le 18 février 2025.

"Du monde ouvrier à la science-fiction : 6 artistes explorent de nouveaux imaginaires au Carré de Baudouin", Juliette Collombat, in Beaux Arts magazine, 17 octobre 2024

PARIS

Du monde ouvrier à la science-fiction, 6 artistes explorent de nouveaux imaginaires au Carré de Baudouin

Par **Juliette Collombat**

Publié le 17 octobre 2024 à 17h25, mis à jour le 17 octobre 2024 à 18h01

Installation vidéo, céramique, sculpture ou jeu vidéo… Saisissantes de diversité, les productions des six lauréats 2023 du prix « 1% marché de l'art », dispositif mis en place par la mairie de Paris, racontent les préoccupations de l'époque. La question du collectif, du langage et de la construction d'imaginaires alternatifs sont au cœur de l'exposition « Des grains de sable », à voir jusqu'au 14 décembre au Carré de Baudouin.

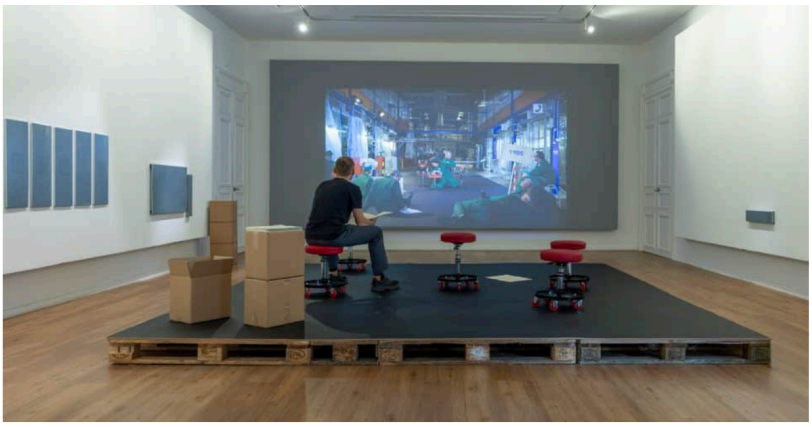
Dans un sablier, en plein désert ou en bord de mer : les diverses particules du sable s'écoulent, s'agglomèrent ou se dispersent d'un coup de vent. C'est sous le signe de la versatilité, caractéristique de cette matière insaisissable, que **six artistes** ont été réunis au **Carré de Baudouin** dans le 20e arrondissement de Paris.

Intitulé **« Des grains de sable »**, cet accrochage offre une **pluralité d'œuvres** (vidéo, céramique, installation, jeu vidéo…), et autant d'univers. Lauréats de la 5e édition du **prix 1 % marché de l'art**, ces jeunes talents ont bénéficié d'une bourse de la Ville de Paris et du Crédit municipal de Paris pour financer leur projet.

"Du monde ouvrier à la science-fiction : 6 artistes explorent de nouveaux imaginaires au Carré de Baudouin", Juliette Collombat, in Beaux Arts magazine, 17 octobre 2024

Entre imaginaire ouvrier et céramiques féministes

Quelques grains de sable suffisent à enrayer une machine. Avec *Obstructions*, Paul Heintz (né en 1989) réactive des actions de grèves ouvrières. Grâce à un phénoménal travail de recherche d'archives, l'artiste a identifié des **« gestes d'obstructions passées »** qu'il a regroupés dans un livret. À partir de cet inventaire, il a orchestré **une chorégraphie au sein d'une usine** avec un groupe de travailleurs et de danseurs, dont il tire **un film passionnant**.



Paul Heintz, *Obstructions*, 2024

C'est un autre genre de collectif que nous propose de son côté Elsa Sahal (née en 1975) : une armée de **vases en forme de corps de femmes**, nommée *Bonbon Moustache*. Ces huit sculptures en terre et verre soufflé érigent à leur sommet des « fleurs-nichons », selon l'expression de l'artiste. L'origine de son œuvre réside dans une lecture qui l'a percutée : ***Les Guérillères* de Monique Wittig** (1969). Et une phrase en particulier : « les vases sont debout, les potiches ont attrapé des jambes. » De ces mots découlent des **céramiques hybrides**, à la fois solides et liquides, à l'image du corps féminin.

À lire aussi : Art inuit, street art, peinture... 5 expositions gratuites à voir au mois d'octobre

"Du monde ouvrier à la science-fiction : 6 artistes explorent de nouveaux imaginaires au Carré de Baudouin", Juliette Collombat, in Beaux Arts magazine, 17 octobre 2024

Le poids des mots

Comme le sable qui s'infiltre dans les moindres recoins, de multiples informations, malléables et invasives, circulent sans cesse autour de nous. **L'effet des mots** sur les individus et les sociétés : voilà ce qui intéresse la vidéaste argentine **Liv Schulman** (née en 1985). Avec *Un Círculo que se fue rodando/La chica con el chicle en el zapato*, elle présente **un film** qui met en scène une quarantaine de personnages dans les rues de Buenos Aires. Tous portent des **t-shirts à slogans**, et **débattent en boucle** de sujets économiques, politiques…

Elsa Sahal, *Bonbon Moustache*, 2024

"Du monde ouvrier à la science-fiction : 6 artistes explorent de nouveaux imaginaires au Carré de Baudouin", Juliette Collombat, in Beaux Arts magazine, 17 octobre 2024

Du passé au futur

Prosper Legault (né en 1994), lui, est un chasseur de mots. Pour *Souvenirs de Paris*, il a déniché **enseignes et néons dans les rues** de la capitale afin de les assembler en patchwork. Ce qu'il aime ? « Quand le vernaculaire devient spectaculaire. » Venu du monde de l'artisanat, avant de passer par les Beaux-Arts de Paris, il se dit sensible aux pièces *vintages* des commerces à partir desquelles il **crée sa propre grammaire**.

Propser Legaut, *Souvenir de Paris*, 2024

"Du monde ouvrier à la science-fiction : 6 artistes explorent de nouveaux imaginaires au Carré de Baudouin", Juliette Collombat, in Beaux Arts magazine, 17 octobre 2024

Changement de décor : direction l'Afrique du Nord au XXVI^{e} siècle ! Dans un **jeu vidéo interactif**, Mounir Ayache (né en 1991) nous mène **sur les traces de Hassan al-Wazzan** dit « Léon l'Africain », diplomate et auteur du XVI^{e} siècle téléporté 1 000 ans plus tard. Prolongement d'un travail développé à la Villa Médicis, *L'Odyssée d'Hassan al-Wazzan* propose une esthétique alternative à la science-fiction américaine, et **interroge ainsi les représentations coloniales** qui enferment le monde arabe dans son passé. « La science-fiction a l'air inoffensive et pourtant elle influence les scientifiques et donc la réalité », explique-t-il. Or, c'est bien connu, quelques grains de sable suffisent à bouleverser un système…

→ **Des grains de sable**

Du 12 octobre 2024 au 14 décembre 2024
Entrée et visite guidée gratuite
Du mardi au samedi de 11h à 18h
Le jeudi de 11h à 20h30
www.pavilloncarredebaudouin.fr

Pavillon Carré de Baudouin • 121 Rue de Ménilmontant • 75020 Paris
www.mairie20.paris.fr

Par contraste, l'œuvre qui suit paraît beaucoup plus silencieuse. Il s'agit d'une *Maison d'éternité*, signée Chloé Quenum (née en 1983), dont on peut voir le travail actuellement à la Biennale de Venise dans le pavillon du Bénin. Avec cette installation, elle a conçu **une tombe faite de briques**, dont l'intérieur est recouvert de divers objets (un appui-tête, un tapis de sol, une veste). Mais **cette œuvre parle bel et bien** : l'artiste a noirci de ses mots la surface du tombeau !

À lire aussi : 5 expos en galeries à Paris où brillent des stars de l'art moderne et contemporain

"La céramique sur une nouvelle vague?", Élisabeth Védrenne, in Connaissance des arts, octobre 2024, 92-95

La céramique sur une nouvelle vague?

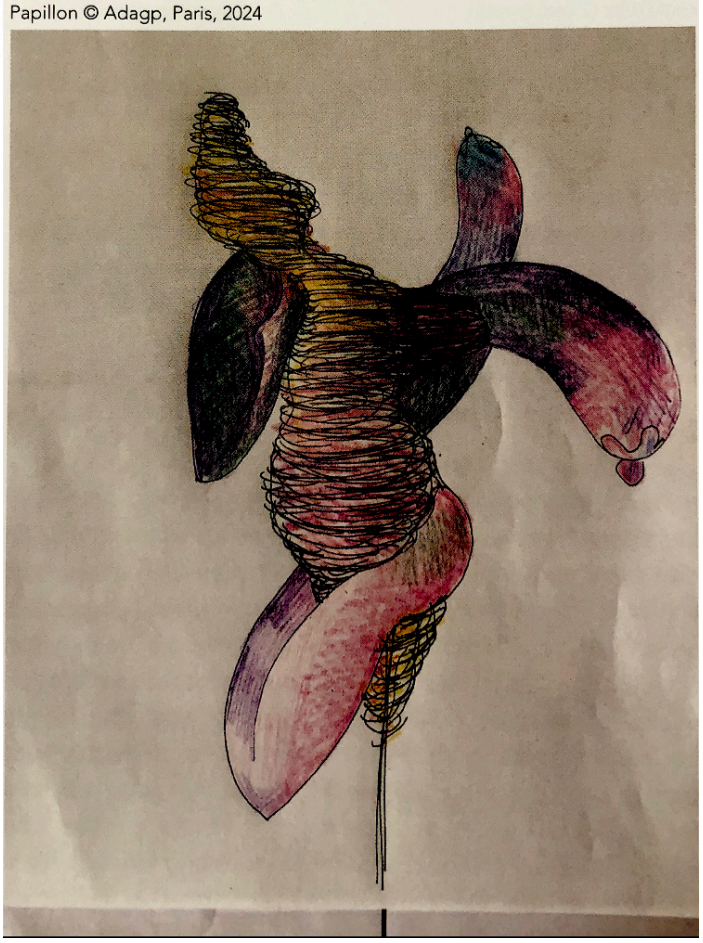
↑
Elsa Sahal,
Les potiches ont attrapé des jambes,
2023, céramique émaillée,
95 x 55 x 35 cm
©DAVID BORDES.

"Expositions : Des grains de sable au Carré Baudouin», Marie Gayet, in Artaïs octobre 2024 – mars 2025, #33, p. 13

Quant à **Elsa Sahal**, dont on connaît l'humour malicieux, c'est avec *Bonbon Moustache*, une série de sculptures en terre et en verre réalisées en collaboration avec des maîtres-verriers qu'elle apporte son grain de sable. *Bonbon Moustache* se réfère à l'expression créole qui désigne le sexe féminin. Les sculptures présentées sont des vases en céramique anthropomorphes à l'intérieur desquels l'artiste a arrangé des bouquets de fleurs-seins et de fleurs-sexes. Entre le solide et le liquide, entre la terre et le verre (matériau qui l'a intéressée pour sa transparence, sa liquidité et son côté visqueux), le contenant et le contenu, l'intérieur et l'extérieur, les sculptures assument leur puissance érotique et leur fragilité.

L'initiative étant une première, il est important de signaler qu'en parallèle de l'exposition, la Direction des affaires culturelles de la Ville de Paris propose pour la première fois aux visiteurs d'emprunter une œuvre de la collection du Fonds d'art contemporain - Paris Collections, parmi la vingtaine artistes sélectionné·es pour l'occasion.

Elsa Sahal, esquisse *Bonbon Moustache*, 2023, Courtesy de l'artiste et Galerie Papillon © Adagp, Paris, 2024



"Daguet-Bresson, nouvelle adresse de la céramique contemporaine", Alison Moss, in Le Quotidien de l'Art, 19 février 2024, p. 5

GALERIES

Daguet-Bresson, nouvelle adresse de la céramique contemporaine

« *Bienvenue dans ma boîte magique !* », se réjouissait Florian Daguet-Bresson lors de la présentation de sa première galerie parisienne, un écrin intimiste de 36 m² niché au fond d'une cour dans le 8e arrondissement, au 16, rue de l'Arcade. Il s'agit du premier espace physique du marchand d'art, qui a fait ses armes à la galerie parisienne Didier Luttenbacher, spécialisée dans les objets d'art des XIXe et XXe siècles, dont il a défendu le programme dans le cadre de diverses foires, au PAD à Londres et à Paris, à la Biennale des Antiquaires (Paris) ou encore à Masterpiece (Londres). Cet expert en céramique contemporaine, cofondateur de l'événement parisien Ceramics Now (mis à l'arrêt après deux éditions, en 2021 et en 2022, à la Galerie italienne, rue du Louvre) rassemble à l'occasion 17 artistes ayant pour principal moyen d'expression la céramique (Claire Lindner, Timothée Humbert, Anne Verdier, Patricia Camet…) dont les prix oscillent entre 2 000 et 15 000 euros. Parmi eux figurent certains noms bien repérés de la scène de l'art contemporain comme Elsa Sahal, dont le travail est également défendu par la galerie Papillon, et qui s'est notamment fait connaître pour sa série de *Pisseuses* (exposées durant la FIAC 2012 aux Tuileries ou durant le Voyage à Nantes de 2020). Quels projets pour l'avenir ? La galerie a l'intention de continuer à déployer une programmation caractérisée par la « *couleur, l'humour, la fraîcheur* » – comme le laisse deviner son logo de *smiley* – tout en restant « *très exigeante : la céramique ne pardonne pas la médiocrité* », rappelle Florian Daguet-Bresson. La galerie participera aux foires Nomad St. Moritz, en Suisse (du 22 au 25 février) et au PAD Paris (du 3 au 7 avril).

© Courtesy des artistes et galerie Daguet-Bresson.

ALISON MOSS

daguetbresson.art

"Plus grand, plus haut ! 6 œuvres spectaculaires à découvrir dans les allées…", Alison Moss, Jade Pillaudin, Stéphanie Pioda, in Le Quotidien de l'Art, 19 octobre 2023, p. 20

SÉLECTION

Elsa Sahal, ***Dancing twins***, **2021, céramique émaillée, 342 x 215 x 40 cm.**

Galerie Papillon.

© Photo Rafael Pic/Adagp, Paris 2023.

Papillon
(F8)
La vie en rose (céramique)

Sans doute la plus imposante sculpture de la foire, les *Dancing twins* d'Elsa Sahal (64 000 euros) affiche leur verticalité rose tendre, en conversation avec les totems morbides de son ancien professeur, Erik Dietman, et des petites installations de Javier Pérez et Gaëlle Chotard. « *Ce sont 300 kg de céramique qui paraissent très légers, dont la beauté se trouve dans les petits accidents et les aspérités, comme une peau.* » détaille Marion Papillon.

Undoubtedly one of the most imposing sculptures at the show, Elsa Sahal's *Dancing Twins* (64,000 euros) assert their soft-pink verticality, interacting with the gloomy totems of her former teacher, Erik Dietman, and small installations by Javier Pérez and Gaëlle Chotard. "There you have 300 kg of ceramics seemingly light, whose beauty can be found in the little accidents and asperities, just like skin," explains Marion Papillon.

J.P.

galeriepapillonparis.com

"2011/2021 : 10 ans d'aides à la production", François Salmeron, in Le Quotidien de l'Art, 3 mai 2022

2011/2021 : 10 ans d'aides à la production

Le *Quotidien de l'Art* dresse en 10 publications un bilan des 461 aides à la production distribuées par l'institution. Dans ce numéro, gros plan sur deux lauréats 2015 : Elsa Sahal et Tony Regazzoni.

PAR FRANÇOIS SALMERON

Elsa Sahal

Facétieuses céramiques

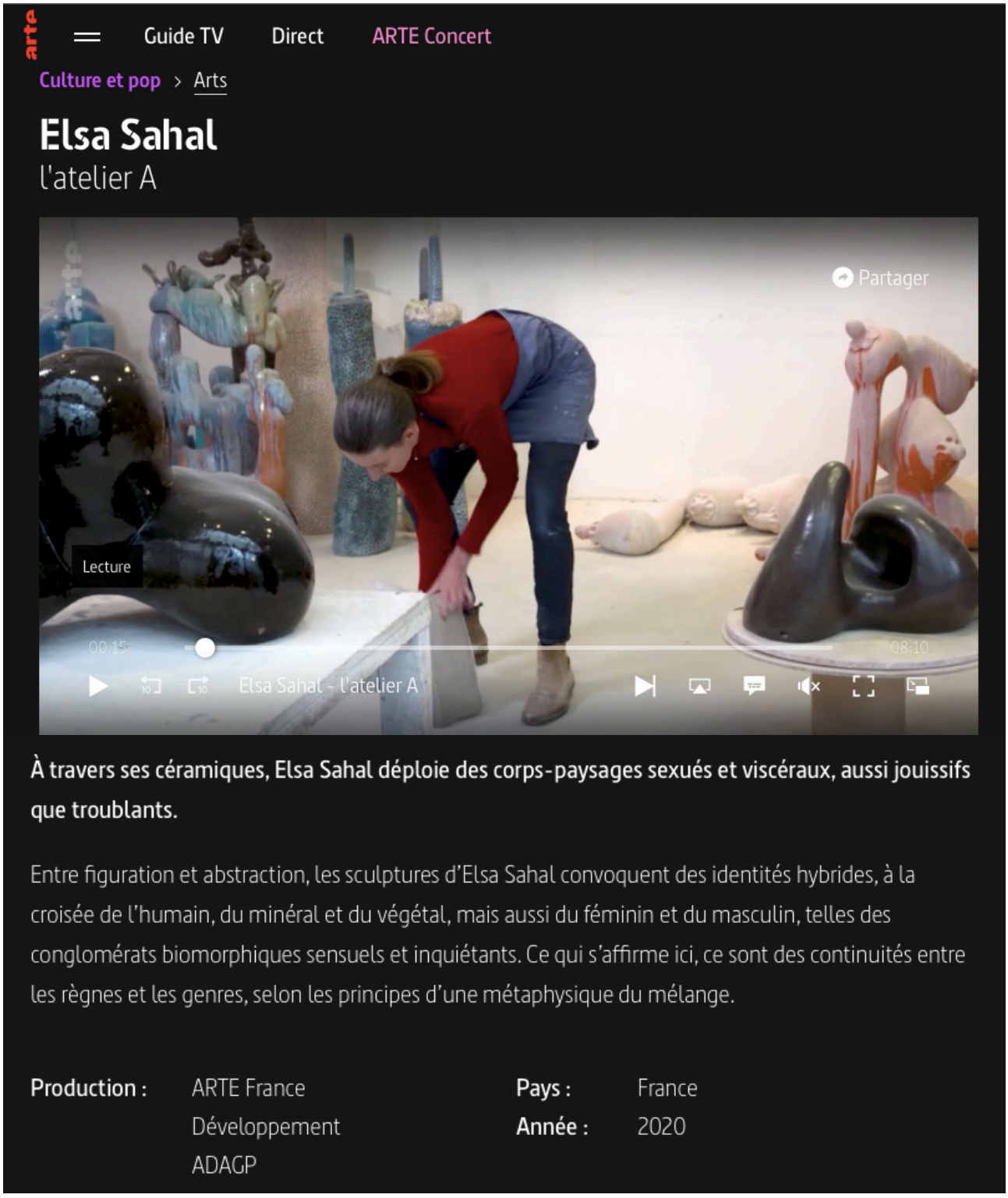
Longtemps tombée en désuétude, la céramique a regagné toute sa place dans le champ de l'art contemporain. Elsa Sahal (née en 1975, diplômée des Beaux-Arts de Paris) appartient ainsi à cette génération de sculpteurs qui a su donner un nouvel élan à une pratique dite « traditionnelle », pour y *« insuffler une énergie et des préoccupations contemporaines »*, explique-t-elle. Expérimentant divers modes de cuisson et combinant les effets mats ou brillants, Elsa Sahal se fait remarquer, dans le sillage de son maître Erik Dietman (également représenté par la galerie Papillon), pour les déplacements grinçants qu'elle opère, entre facéties scabreuses et formes sexuées qui se dressent insolemment. Ses sculptures voluptueuses, boudinées ou phalliques, entremêlent ainsi les genres et défont les préjugés qu'on leur accole, dans des tonalités rose bonbon chères à l'artiste. À l'instar de sa *Vénus polymathe jouissante* présentée à la Villa Datris, totem triomphant du féminisme, où vulves, seins et tétons jouissent désormais sans entrave, telle une fontaine de lait et de cyprine… Un pied-de-nez au fameux *Manneken-Pis* que l'artiste avait déjà détourné ?

➔ Exposition collective « Mauvais Genres » au Parvis, Tarbes, jusqu'au 7 mai 2022, parvis.net
➔ Exposition collective « Prélude », inauguration de la Galerie des Mondes - L'Atlas, Paris, à partir du 11 mai 2022
➔ Exposition collective « Contre-Nature » au MO.CO La Panacée, Montpellier, du 21 mai au 4 septembre 2022, moco.art
➔ Exposition collective « Toucher Terre, l'art de la sculpture céramique » à la Fondation Villa Datris, L'Isle-sur-la-Sorgue, du 27 mai au 1er novembre 2022, fondationvilladatris.fr

Elsa Sahal
Vénus polymathe jouissante
2019, céramique émaillée, système hydraulique, 170 x 65 x 65 cm.
Vue d'exposition au MO.CO Panacée 2021.
© Photo Marc Domage/Courtesy de l'artiste et Galerie Papillon/Adagp, Paris 2022.

«Elsa Sahal, Boîte noire», pour Canal +, 27 janvier 2021

«Elsa Sahal, l'Atelier A», pour Arte France, 20 janvier 2021



À travers ses céramiques, Elsa Sahal déploie des corps-paysages sexués et viscéraux, aussi jouissifs que troublants.

Entre figuration et abstraction, les sculptures d'Elsa Sahal convoquent des identités hybrides, à la croisée de l'humain, du minéral et du végétal, mais aussi du féminin et du masculin, telles des conglomérats biomorphiques sensuels et inquiétants. Ce qui s'affirme ici, ce sont des continuités entre les règnes et les genres, selon les principes d'une métaphysique du mélange.

Production :	ARTE France Développement ADAGP	**Pays :**	France
		Année :	2020

"50 artistes qui ont déjà marqué le XXIè siècle", Fabien Simode, in L'Oeil, décembre 2020, page 51

50 ARTISTES QUI ONT DÉJÀ MARQUÉ LE XXIe SIÈCLE

Plasticiens, peintres, dessinateurs, artistes urbains, du numérique ou de la performance... Les 50 artistes qui suivent témoignent de la diversité et de la complexité de la scène artistique française apparue ces vingt dernières années. Mais aussi de la vitalité et de la richesse de la création visuelle au début du XXIe siècle.

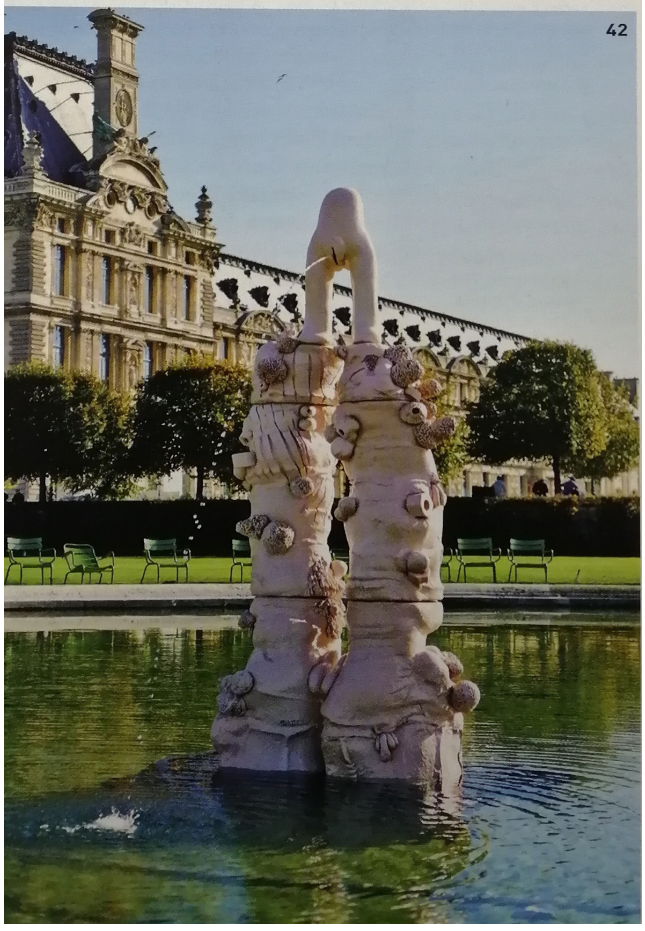
PAR **AMÉLIE ADAMO, CHRISTINE COSTE, STÉPHANIE LEMOINE, ANNE-CÉCILE SANCHEZ** ET **FABIEN SIMODE**

ELSA SAHAL

[NÉE EN 1975]

Dans «Ceramix, de Rodin à Schütte», importante exposition sur un siècle de céramique présentée à Maastricht, Paris et Sèvres, elle était l'une des rares artistes à posséder sa propre salle monographique. Elsa Sahal, sortie des Beaux-Arts de Paris en 2000 avant de perfectionner sa technique par un master Création et Technologie à l'ENSCI en 2010, collectionne les récompenses dans la catégorie sculpture: prix de la Fondation Messina, prix Maif pour la sculpture, prix Georges-Coulon, etc. Soutenue très tôt par la critique, dès 2001, l'artiste, née à Bagnolet, expose pour la première fois en 2000 à la Galerie Papillon, qui lui réservera son stand dix-neuf ans plus tard à la Fiac pour un dialogue avec les sculptures d'Erik Dietman (qui fut son enseignant). En 2014, c'est un dialogue avec un autre de ses professeurs que le Festival d'art international de Toulouse avait entrepris: le sculpteur figuratif et expressif Georges Jeanclos (1933-1997). Quand d'autres se font chef de file du retour à la peinture, Sahal incarne le retour à la sculpture ces vingt dernières années, et le renouveau de la céramique – avec Johan Creten, son aîné, qui a émergé avant les années 2000. Son œuvre interroge la représentation des formes féminines et sexuelles, avec beaucoup de sensibilité et d'humour, voire un certain militantisme. L'été dernier à Nantes, l'installation de sa *Fontaine,* une «Manneken-Pis» au féminin, ne s'est pas faite sans vives protestations. Seins, fesses et vulves composent le répertoire de formes d'Elsa Sahal que l'on peut sans se tromper placer dans la filiation de Dorothea Tanning et Louise Bourgeois. **FABIEN SIMODE**

Représentée par la Galerie Papillon (Paris)



“Un parcours alléchant pour le Voyage à Nantes ”, in Connaissance des Arts, 7 août 2020

connaissance des arts

9 lives magazine

Interview Art Contemporain, OtherSide

Art & déconfinement : Elsa Sahal et la nouvelle édition des Extatiques

by Marie-Elisabeth De La Fresnaye on 10 juin 2020

1063 Views | 1

Elsa Sahal, Les EXTATIQUES, 2020, La Seine Musicale, simulation 3D © JB. Lepeltier, Courtesy La Société Molle

Temps de lecture : 2 minutes et 40 secondes

Fabrice Bousteau commissaire de la 3ème édition des Extatiques promet qu’elle sera « éclectique, jouissive et colorée » des termes proches de la démarche d’Elsa Sahal qui aura une place majeure dans ce parcours élargi à la Seine Musicale. C’est de sa résidence à la Borne, épicentre de la céramique que l’artiste confirme être impatiente de dévoiler cette nouvelle œuvre et répond à nos questions. Elle dresse un bilan mitigé de la période et rappelle la grande précarité des artistes. Il est indispensable selon elle qu’ils se fédèrent pour obtenir un véritable statut dans un milieu digne du Far West !

Le déconfinement change t-il quelque chose pour vous ?

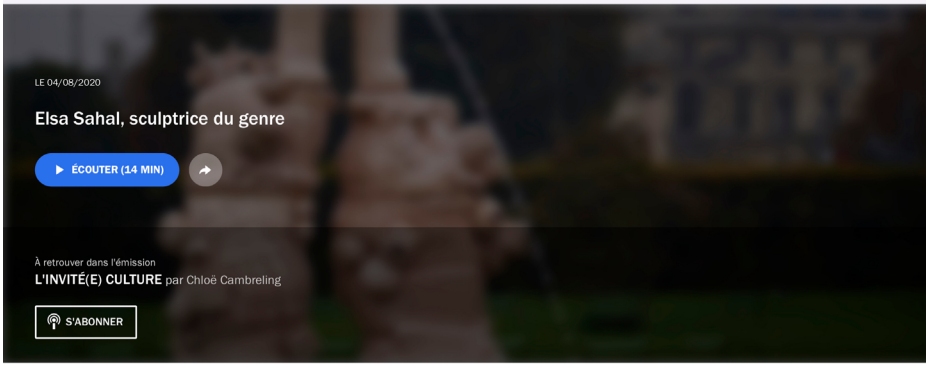
Le deconfinement est une première étape mais ce qui changera réellement quelque chose pour moi ce sera la reprise de l’école de mes enfants. Or nous ne sommes pas prioritaires. Ce rythme de vie en confinement (travail / école à la maison / tâches ménagères) sera le même encore pendant un moment hélas…! J’ai noté d’ailleurs que les chercheuses ont moins publié que les hommes pendant cette période.

Quel bilan faîtes-vous de cette période ?

C’est un peu tôt pour faire un bilan et malgré le déconfinement que vous évoquez, je ne me sens pas du tout « sortie » de la crise. Comme tout le monde, je trouve cette période très anxiogène. J’ai du mal à me rassurer avec un « jour d’après » plus juste.
Les artistes sont des précaires pour la majorité d’entre eux et cette crise va faire mal à une grande partie de la communauté artistique, même si ayant une galerie, ma situation est moins problématique.

Heureusement, j’avais deux projets qui me tenaient à cœur pour des événements qui viennent d’être confirmés cet été.
Ces évènements étant en extérieur, ils ont été maintenus, contrairement à tous mes autres projets. La première œuvre a été conçue en novembre bien avant le confinement, mais je pense que l’interprétation que nous en ferons sera complètement différente après cette crise sanitaire. Il s’agit dans le cadre de la 4ème édition des Extatiques d’une œuvre sur le jardin terrasse de la Seine Musicale, une première donc. J’ai pu y consacrer tout mon temps libre. Intitulée Méandre et réalisée avec un dinandier elle cherche à traduire les circonvolutions d’un passé fossilisé. Rendez-vous fin juin pour en juger sur pièce !
D’autre part dans le cadre du Voyage à Nantes j’ai une sculpture en grès de 3 mètres, Fontaine, qui va être installée Place Royale, un autre beau rendez-vous en perspective. Il s’agit d’une œuvre résolument féministe, une pisseuse, que la Galerie Papillon avait Exposée en 2012 aux Tuileries dans le cadre du programme Hors les murs de la Fiac.

“Elsa Sahal, sculptrice du genre ”, Chloë Cambreling, in France Culture, 4 août 2020



Elsa Sahal, sculptrice, est l'invitée de Chloë Cambreling. Son oeuvre "Fontaine", interprétation féminine du Manneken-Pis et référence amusée à l'oeuvre de Marcel Duchamp, sera exposée à l'occasion du "Voyage à Nantes", sur la place Royale. "Le Voyage à Nantes" aura lieu du 8 août au 27 septembre.

ELSA SAHAL, FONTAINE, 2012. PARCOURS HORS LES MURS DE LA FIAC AU JARDIN DES TUILERIES, PARIS. PHOTO : DENIS AMON • *Crédits : DENIS AMON*

Le "Voyages à Nantes" sera l'occasion d'exposer l'art dans la ville, effectuant des rencontres entre œuvres permanentes et éphémères, pour que les artistes interprètent la ville. La "Fontaine" d'Elsa Sahal, haute de trois mètres, sera associée à la fontaine de la Place Royale, construite au XIXème siècle.

Illustrer un combat continu

L'artiste revient sur les motivations qui lui ont inspiré son oeuvre. Cette-dernière n'est pas initialement née du Manneken Pis de Bruxelles, avec lequel elle a fait l'objet de nombreuses comparaisons, mais elle est plutôt issue de sa grossesse et de la perte de son poste d'enseignante à Strasbourg après son congé parental.

> *Ce moment était à la fois un moment de prise de conscience que les carrières des artistes femmes n'étaient pas aussi simples, rencontrent beaucoup plus d'obstacles que les carrières d'artiste d'hommes. Il y avait l'idée à la fois témoigner de cette joie, de cet enchantement face à cet enfant et en même temps un moment de prise de conscience féministe.* ***Elsa Sahal***

Le jet de la fontaine illustre un combat des femmes qui est comme lui "*continu*", "*interminable*". Le modèle de l'enfant, associé à l'espérance, représente quant à lui l'espoir d'une égalité pérenne entre les sexes.

“Elsa Sahal, sculptrice du genre ”, Chloë Cambreling, in France Culture, 4 août 2020

Un assemblage entre plusieurs œuvres

La sculpture de 2012 dialoguera avec celle de Daniel Ducommun du Locle et Guillaume Grootaërs, la fontaine initiale, qui représente la ville de Nantes et la Loire ainsi que ses affluents. Les chérubins entoureront la "*petite fille tronquée*" qui va être installée sur elle.

> *Cette sculpture elle est très modelée. Ma pièce est modelée aussi, d'abord modelée en terre, et les sculptures de Daniel Ducommun et Guillaume Grootaërs ont aussi été modelée en terre avant d'être ensuite moulées en plâtre puis fondues en Bronze. Et cette origine commune du modelage contribuera au dialogue entre cette sculpture du XIXème siècle et ma sculpture de 2012.* ***Elsa Sahal***

La fontaine de Nantes photographiée le 16 mai 2020. La statue se situera à la hauteur des chérubins, en-dessous de l'allégorie de la Loire et au-dessus de celles de ses confluents. • *Crédits : JEAN-FRANCOIS MONIER / AFP - AFP*

“Elsa Sahal, l’excroissance heureuse ”, Roxana Azimi, in Le Monde Magazine, 25 juillet 2020

"Elsa Sahal, l'excroissance heureuse ", Roxana Azimi, in Le Monde Magazine, 25 juillet 2020

Elsa SAHAL, l'excroissance heureuse.

JUGÉES TANTÔT OBSCÈNES, TANTÔT VOLUPTUEUSES, LES SCULPTURES EN CÉRAMIQUE DE CETTE DIPLÔMÉE DES BEAUX-ARTS DE PARIS NE LAISSENT PAS DE MARBRE. UN MILITANTISME TEINTÉ D'HUMOUR IMPRÈGNE DEPUIS VINGT ANS SES ŒUVRES AUX FORMES SENSUELLES. À L'IMAGE DE SA FONTAINE QUI SERA INSTALLÉE LE 8 AOÛT À NANTES : UN MANNEKEN-PIS ROSE BONBON, AU FÉMININ.

Texte Roxana AZIMI — Photos Stéphane RUCHAUD

ELSA SAHAL S'EN DOUTAIT, SANS LE REDOUTER : avant le coup d'envoi de l'opération « Le Voyage à Nantes », le 8 août, l'installation de sa *Fontaine*, place Royale, a suscité un flot de Tweet épidermiques, voire haineux. *« Qui va la déboulonner ? »*, gazouille méchamment le 12 juin une journaliste du *Figaro*, pendant que se déchaînent les commentaires : *« Affreux, horrible, n'importe quoi... »* C'est qu'au sommet de cette sculpture en céramique haute de trois mètres, est perchée... une pisseuse.

Rose comme un Barbapapa, ce Manneken-Pis féminin pisse debout et dru, exhibant crânement sa vulve. Féminité triomphante, la métaphore est limpide, un peu trop peut-être. Elsa Sahal avait imaginé cette œuvre en 2012, bien avant la déflagration #metoo, comme *« un manifeste pour les droits des femmes »* pour qu'elles se *« saisissent de l'espace public sans avoir peur »*. Alors ce ne sont pas quelques Tweet rageurs qui vont l'embarrasser.

En mars dernier, toutefois, une vraie crainte l'a assaillie. La pandémie de Covid-19 menaçait de saborder l'ensemble de ses expositions, personnelles et collectives, de Nantes au Musée des beaux-arts de Lyon, de la Friche la Belle-de-Mai à Marseille, au centre d'art la Chapelle Jeanne d'arc à Thouars. Sans oublier sa participation à l'opération « Les Extatiques », à La Seine Musicale. Le travail de plusieurs années risquait de partir en fumée. Miraculeusement, tous les événements ont été décalés ou prolongés. Aussi, Elsa Sahal attaque-t-elle l'été pied au plancher. Son agenda n'a pas toujours été aussi rempli. À ses débuts, dans les années 1990, elle nage à contre-courant. Elle a choisi la sculpture, une *« discipline d'homme »*, et s'est fixée sur la céramique, méprisée comme *« loisir de dame »*. Quand l'« esthétique relationnelle », théorisée par le curateur Nicolas Bourriaud, plébiscite attitudes, expériences et ambiances, Elsa Sahal a le malheur d'aimer les formes. De préférence charnues et lippues, mutantes et turgescentes.

Aux cours du soir de la Ville de Paris, la collégienne s'était déjà frottée à l'art du feu, imprévisible et versatile – Elsa Sahal ne compte plus les cuissons ratées. Aux Beaux-Arts de Paris, l'étudiante perfectionne sa technique. D'abord dans l'atelier de Georges Jeanclos, un artiste de la vieille école, qui, privilégiant les visages, avait pour habitude d'enfouir les corps dans des replis de terre. C'est chez un autre enseignant, Erik Dietman, qu'elle trouve un allié. Hédoniste et truculent, le Suédois lui enseigne qu'un sac de terre, *« ça se déshabille »*, que l'art est une pulsion vitale, que l'humour, mal vu par une frange de l'art contemporain, est une hygiène de vie. À ces préceptes, elle greffe son propre féminisme, railleur mais bienveillant.

Voilà vingt ans donc que seins, fesses, vulves, grottes et excroissances donnent corps à une œuvre décomplexée. Ainsi de sa série des *Randonneurs* en grès, phallus ambulants équipés de roues testiculaires qui semblent claudiquer. La virilité version Sahal est moins dérisoire qu'inquiète. Ses titres sont en cela éloquents – *Monument déprimé, monument dépressif*. Cette charge érotique indispose fatalement les bien-pensants. Malgré le soutien indéfectible de la galerie Papillon, les institutions rechignent à l'acheter : vingt ans de carrière et à peine cinq œuvres dans les collections publiques ! *« Les choses bougent »*, veut-elle croire depuis qu'elle a reçu quelques commandes. Ainsi en 2018, elle a installé un parterre de fleurs sensuelles au collège Germaine-Tillion à Livry-Gargan (Seine-Saint-Denis). Si le confinement n'a guère inspiré Elsa Sahal, si l'avenir reste nébuleux, ces quelques mois d'incertitude ont toutefois conforté son attachement à la céramique, matière inconstante, au diapason d'un monde sans points fixes. Ⓜ

"LES EXTATIQUES", JUSQU'AU 4 OCTOBRE, ÎLE SEGUIN, BOULOGNE-BILLANCOURT (HAUTS-DE-SEINE).

"PICASSO. BAIGNEUSES ET BAIGNEURS", DU 15 JUILLET AU 3 JANVIER 2021, MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE LYON. MBA-LYON.FR

"LE VOYAGE À NANTES", DU 8 AOÛT AU 27 SEPTEMBRE, NANTES. LEVOYAGEANANTES.FR

"THESE BOOTS ARE MADE FOR WALKING", JUSQU'AU 30 AOÛT, CENTRE D'ART LA CHAPELLE JEANNE D'ARC, THOUARS (DEUX-SÈVRES).

"STREET TRASH", JUSQU'AU 25 OCTOBRE, FRICHE LA BELLE-DE-MAI, MARSEILLE. LAFRICHE.ORG

"On en rit ou on en pleure ", in Billet des Arts, juillet 2020

http://www.jacteulet.4yu.fr

Le billet DES ARTS

Bulletin d'information de l'actualité artistique

On en rit ou on en pleure ?

Voyage à Nantes 2020 : Fontaine, une oeuvre féministe signée Elsa Sahal à découvrir à partir du 8 août…

Qui ne connaît le ***Manneken Pis,*** la célèbre icône Bruxelloise ?

Si vous apprenez qu'il existe son pendant féminin dans la Cité des Ducs en cet été 2020, vous comprendrez que *le Voyage à Nantes* a encore frappé. Dès le 8 août 2020, l'installation d'**Elsa Sahal** intitulée *«Fontaine»* devrait surprendre les passants de la Place Royale à Nantes

Cette oeuvre contemporaine et magistrale *«est une figure pissante, dont le titre est un pied de nez à l'urinoir de Marcel Duchamp…»* selon l'artiste. L'idée est claire : *«Dans le flux continu du jet d'urine, il y avait l'idée que les petites filles aussi peuvent pisser dru, loin, et continûment.»*

Cette figure en grès émaillé rose de 3 mètres va prendre place dans les bassins de la fontaine Place Royale à Nantes comme *«un hommage aux figures de la féminité triomphante qui ornent cet ensemble sculptural du 19e siècle».*

Ben voilà, si on n'est pas encore au fond du trou de l'art dit «contemporain», nous avons bien un pied sur la frange... du trou sans fond de la destruction culturelle.

En fait, voilà une oeuvre qui si elle n'est pas magistrale permettra au moins de rire un bon coup, si ce n'est à se pisser dessus à cause de ça...

Tristan Ghy

“Nantes. La future femme « Fontaine » de la place Royale suscite le débat avant même d’être là ”, in Ouest France, 16 juin 2020

Nantes. La future femme « Fontaine » de la place Royale suscite le débat avant même d’être là

Pour le Voyage à Nantes 2020, « Fontaine », pendant féminin et féministe du Manneken pis bruxellois, sera installé début août place Royale. L’œuvre fait déjà couler son flot de commentaires. Pari gagné ?

« Fontaine » sera installée place Royale. | PHOTO LE VOYAGE À NANTES

Le Voyage à Nantes 2020 proposera cet été, au beau milieu de la place Royale, un colosse de trois mètres susceptible d’alimenter le débat sur l’égalité hommes-femmes et la place de la représentation féminine dans l’espace public. L’œuvre, intitulée **« Fontaine »**, n’a pas fini de faire parler d’elle. Elle fait déjà polémique sur Internet.

Jean Blaise, directeur du VAN, avait lui-même qualifié d’« un peu bizarre » cette « figure pissante » lors de sa présentation en avril. En réalité « Fontaine » remplace l’œuvre monumentale initialement prévue dans la fontaine de la place Royale et qui n’a pas pu se faire à cause du confinement. C’est un **« monument jardinier »** en grès émaillé rose, perçu comme un **« hommage aux figures de la féminité triomphante qui ornent l’ensemble sculpturel du XIXe siècle de la place Royale ». »**

“Nantes. La future femme « Fontaine » de la place Royale suscite le débat avant même d’être là ”, in Ouest France, 16 juin 2020

Installée pendant la Foire internationale d’art contemporain de 2012 dans un bassin du jardin des Tuileries face au Louvre, « Fontaine » a depuis été exposée à Toulouse et à la Maison Rouge à Paris. L’auteure, Elsa Sahal, est spécialiste de la céramique. Elle a notamment exposé ses créations à la Biennale d’art contemporain de Venise, à la galerie Papillon en 2018 ou à la FIAC en 2012. Avec « Fontaine », œuvre volontairement provocatrice, Elsa Sahal montre la statue d’une femme sans buste en train d’uriner comme un homme, la vulve en évidence, comme le célèbre Manneken Pis belge, icône du plat pays.

Le Manneken Pis, de son nom en dialecte brusseleer (bruxellois) Menneke Pis signifiant « le môme qui pisse » est aussi connu sous le nom de Petit Julien, statue en bronze d’une cinquantaine de centimètres à Bruxelles. | LICENCE CC DIMITRIS KAMARAS

« C’est horrible », **« J’adore »**… Sitôt annoncée pour le Voyage à Nantes, l’œuvre a suscité maintes réactions sur les réseaux sociaux. Sur sa page Facebook, le caricaturiste Éric Chalmel s’en était d’ailleurs enthousiasmé début juin dans un post très commenté :

“Nantes. La future femme « Fontaine » de la place Royale suscite le débat avant même d’être là ”, in Ouest France, 16 juin 2020

« Et voilà, c’est parti ! Cette future installation du Voyage à Nantes, telle un chiffon rouge, électrise les réseaux sociaux (et j’y participe !). Bien vu ! Cette sorte de contre-Manneken Pis suscite plutôt l’indignation, son mauvais goût, son coût, vous appelez ça de l’art, etc. Un vrai bonheur ! Tant mieux, qu’on se marre un peu. Moi, cette pisseuse, je la trouve drôle. On vient de traverser une sorte de fin du monde, cette fente insolente nous ramène à l’origine et c’est tant mieux ! »

Et voici qu’aujourd’hui les extrêmes s’en mêlent… Car il ne s’agit pas d’une petite fille et encore moins d’une petite fille accroupie. Et ceux qui estiment qu’une représentation digne de la femme doit forcément être liée à la maternité ou à la fécondation ne manquent pas de s’en offenser.

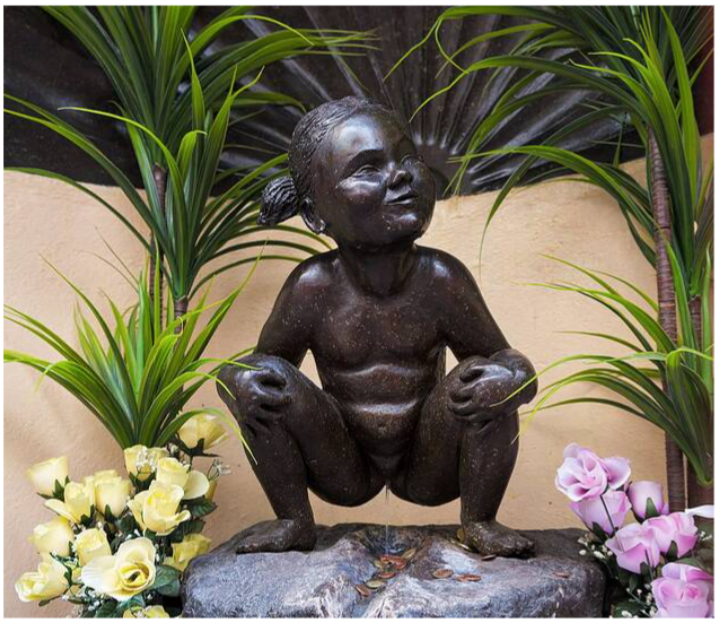
C’est le cas ce lundi 15 juin du site d’extrême droite Boulevard Voltaire, qui qualifie l’œuvre de **« forme hideuse de la féminité »**. **« On pourrait lui suggérer de s’inspirer des déesses africaines aux seins pointant comme des obus et au ventre proéminent comme la proue d’un navire. On pourrait lui suggérer une mère que le fils admire. Tout, mais pas cela ! Tout ou n’importe quoi qui marque**

“Nantes. La future femme « Fontaine » de la place Royale suscite le débat avant même d’être là ”, in Ouest France, 16 juin 2020

la puissance de la femme, seule détentrice de la capacité reproductrice », écrit le journaliste, critiquant » l’artiste et le Voyage à Nantes : **« On n’y trouve qu’un fantasme refoulé, chez l’auteur, de ne pas être un homme. Que l’été 2020 à Nantes – après la FIAC, bien sûr ! – se prête à cette exposition montre une volonté de choquer sans y parvenir. »**

Dans le Figaro, l’artiste Elsa Sahal soulignait que **« dans le flux continu du jet d’urine, il y avait l’idée que les petites filles aussi peuvent pisser dru, loin, et continûment. Et que cela, de façon ironique, peut se produire dans l’espace public où seules les urines masculines sont admises ! »**

Pour nourrir le débat, on ajoutera que le pendant féminin de la statue bruxelloise existe déjà. La Jeanneke-Pis, signifiant **« la petite fille [qui] pisse »** en bruxellois, est une statue avec fontaine située à Bruxelles qui représente la sœur du Manneken-Pis. C’est donc bien « Fontaine » et toute sa symbolique que Nantes accueillera. Pas une autre.



La « Jeanneke-Pis » à Bruxelles. | PHOTO BENOIT BRUMMER

"Un *Manneken-Pis* féministe va être installé à Nantes", in Le Figaro, 13 juin 2020

LE FIGARO
« Sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur. » Beaumarchais

Un *Manneken-Pis* féministe va être installé à Nantes

La sculpture d'Elsa Sahal, inspirée du petit homme bruxellois, sera exposée le 8 août prochain sur la place Royale de la Cité des Ducs dans le cadre de l'installation artistique Voyage à Nantes.

Par **Le Figaro**
Publié le 13 juin 2020 à 12:37

De trois mètres de haut, la sculpture en grès émaillé rose dépasse de loin les 55 centimètres du *Manneken-Pis*. *Benoit Brummer/Wikimédia Commons*

Le *Manneken Pis* de Bruxelles a-t-il trouvé son pendant féminin à Nantes ? Cet été, une version féministe du «petit homme qui pisse» dans une fontaine de la capitale belge sera installée dans le chef-lieu de Loire-Atlantique.

Baptisée *Fontaine*, elle est l'œuvre d'Elsa Sahal et sera exposée le 8 août prochain sur la place Royale dans le cadre du Voyage à Nantes. Un *«hommage aux figures de la féminité triomphante qui ornent cet ensemble sculptural du 19ème siècle»*, peut-on lire sur le site de cette installation artistique dans la Cité des Ducs.

"Un *Manneken-Pis* féministe va être installé à Nantes", in Le Figaro, 13 juin 2020

Narrative, bavarde et féministe

«C'est une figure pissante, dont le titre est un pied de nez à l'urinoir de Marcel Duchamp, explique quant à elle Elsa Sahal de son œuvre. *Dans le flux continu du jet d'urine, il y avait l'idée que les petites filles aussi peuvent pisser dru, loin, et continûment. Et que cela, de façon ironique, peut se produire dans l'espace public où seules les urines masculines sont admises !»*

«Il y avait un caractère manifeste dans cette sculpture, qui est peut-être la plus narrative, la plus bavarde et la plus féministe que j'ai pu faire, précise l'artiste formée à l'École des Beaux-Arts de Paris. *La figure pissante est un motif résolument masculin dans l'histoire de l'art, que beaucoup d'artistes femmes ont détourné depuis les années 1970.»*

Installé dans le Jardin des Tuileries à la FIAC 2012, *Fontaine* a également été exposée à l'Hôtel-Dieu de Toulouse et à la Maison Rouge à Paris ces dernières années.

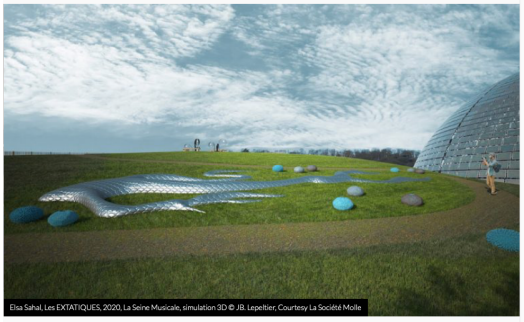
“Art & déconfinement : Elsa Sahal et la nouvelle édition des Extatiques”, Marie-Elisabeth De La Fresnaye in 9 lives magazine, 10 juin 2020

Interview Art Contemporain, OtherSide

Art & déconfinement : Elsa Sahal et la nouvelle édition des Extatiques

by Marie-Elisabeth De La Fresnaye on 10 juin 2020

1063 Views | ♥ 1



Elsa Sahal, Les EXTATIQUES, 2020, La Seine Musicale, simulation 3D © JB. Lepeltier, Courtesy La Société Molle

Temps de lecture : 2 minutes et 40 secondes

Fabrice Bousteau commissaire de la 3ème édition des Extatiques promet qu’elle sera « éclectique, jouissive et colorée » des termes proches de la démarche d’Elsa Sahal qui aura une place majeure dans ce parcours élargi à la Seine Musicale. C’est de sa résidence à la Borne, épicentre de la céramique que l’artiste confirme être impatiente de dévoiler cette nouvelle œuvre et répond à nos questions. Elle dresse un bilan mitigé de la période et rappelle la grande précarité des artistes. Il est indispensable selon elle qu’ils se fédèrent pour obtenir un véritable statut dans un milieu digne du Far West !

Le déconfinement change t-il quelque chose pour vous ?

Le deconfinement est une première étape mais ce qui changera réellement quelque chose pour moi ce sera la reprise de l’école de mes enfants. Or nous ne sommes pas prioritaires. Ce rythme de vie en confinement (travail / école à la maison / tâches ménagères) sera le même encore pendant un moment hélas…! J’ai noté d’ailleurs que les chercheuses ont moins publié que les hommes pendant cette période.

Quel bilan faîtes-vous de cette période ?

C’est un peu tôt pour faire un bilan et malgré le déconfinement que vous évoquez, je ne me sens pas du tout « sortie » de la crise. Comme tout le monde, je trouve cette période très anxiogène. J’ai du mal à me rassurer avec un « jour d’après » plus juste.
Les artistes sont des précaires pour la majorité d’entre eux et cette crise va faire mal à une grande partie de la communauté artistique, même si ayant une galerie, ma situation est moins problématique.

Heureusement, j’avais deux projets qui me tenaient à cœur pour des événements qui viennent d’être confirmés cet été.
Ces évènements étant en extérieur, ils ont été maintenus, contrairement à tous mes autres projets. La première œuvre a été conçue en novembre bien avant le confinement, mais je pense que l’interprétation que nous en ferons sera complètement différente après cette crise sanitaire. Il s’agit dans le cadre de la 4ème édition des Extatiques d’une œuvre sur le jardin terrasse de la Seine Musicale, une première donc. J’ai pu y consacrer tout mon temps libre. Intitulée Méandre et réalisée avec un dinandier elle cherche à traduire les circonvolutions d’un passé fossilisé. Rendez-vous fin juin pour en juger sur pièce !
D’autre part dans le cadre du Voyage à Nantes j’ai une sculpture en grès de 3 mètres, Fontaine, qui va être installée Place Royale, un autre beau rendez-vous en perspective. Il s’agit d’une œuvre résolument féministe, une pisseuse, que la Galerie Papillon avait Exposée en 2012 aux Tuileries dans le cadre du programme Hors les murs de la Fiac.

"Art & déconfinement : Elsa Sahal et la nouvelle édition des Extatiques", Marie-Elisabeth De La Fresnaye in 9 lives magazine, 10 juin 2020

Elsa Sahal, 15 artistes de la scène française à la FIAC, L'Oeil, oct. 2019

15 ARTISTES DE LA SCÈNE FRANÇAISE À LA FIAC

PAR **AMÉLIE ADAMO**

11

ELSA SAHAL

Née en 1975 à Bagnolet, vit et travaille à Paris

Formée aux Beaux-Arts de Paris, la sculptrice Elsa Sahal développe un usage singulier de la céramique. Entre archaïsme et modernité, réinventant la tradition des grottes italiennes du XVI[e] siècle, son travail se situe entre maniérisme et rococo, élégance et humour, débordements et raffinements de la matière. Ses sculptures colorées aux incessantes métamorphoses et formes ambiguës, mi-stalactites mi-anthropomorphes, oscillent entre connotations sexuelles et organiques, allusions végétales et minérales (représentée par la Galerie Papillon).

“Elsa Sahal et les Extatiques 2020”, in Fomo-vox, 29 mai 2020

FOMO-VOX
le podcast des decideur.euse.s de l'art

Elsa Sahal et les Extatiques 2020 !

29 mai 2020

Elsa Sahal, Sèvres-Cité de la céramique

Fabrice Bousteau commissaire de la 3 ème édition des **Extatiques** promet qu'elle sera « éclectique, jouissive et colorée » des termes proches de la démarche d'**Elsa Sahal** (Ecole Nationale Supérieure des Beaux Arts de Paris 2000) qui aura une place majeure dans ce parcours en plein air élargi à la **Seine Musicale**.
C'est de sa résidence à la Borne (18), épicentre de la céramique, que l'artiste confirme être impatiente de dévoiler cette nouvelle œuvre et répond à nos questions. Elle dresse un bilan mitigé de la période et rappelle la grande précarité des artistes. Il est indispensable selon elle qu'ils se fédèrent pour obtenir un véritable statut dans un milieu digne du Far-West !

Le déconfinement change t-il quelque chose pour vous ?

Le deconfinement est une première étape mais ce qui changera réellement quelque chose pour moi ce sera la reprise de l'école de mes enfants. Or nous ne sommes pas prioritaires. Ce rythme de vie en confinement (travail / école à la maison / tâches ménagères) sera le même encore pendant un moment hélas...! J'ai noté d'ailleurs que les chercheuses ont moins publié que les hommes pendant cette période.

Quel bilan faîtes-vous de cette période ?

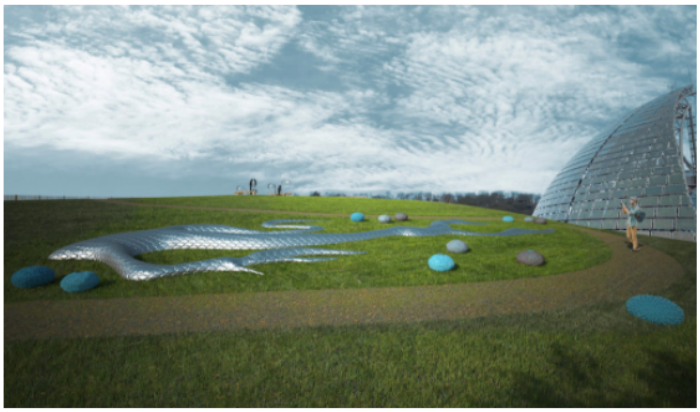
C'est un peu tôt pour faire un bilan et malgré le déconfinement que vous évoquez, je ne me sens pas du tout “sortie” de la crise. Comme tout le monde, je trouve cette période très anxiogène. J'ai du mal à me rassurer avec un « jour d'après » plus juste.
Les artistes sont des précaires pour la majorité d'entre eux et cette crise va faire mal à une grande partie de la communauté artistique, même si ayant une galerie, ma situation est moins problématique.

Heureusement, j'avais deux projets qui me tenaient à cœur pour des événements qui viennent d'être confirmés cet été. Ces évènements étant en extérieur, ils ont été maintenus, contrairement à tous mes autres projets.

“Elsa Sahal et les Extatiques 2020”, in Fomo-vox, 29 mai 2020

La première œuvre a été conçue en novembre bien avant le confinement, mais je pense que l'interprétation que nous en ferons sera complètement différente après cette crise sanitaire. Il s'agit dans le cadre de la 3 ème édition des **Extatiques** d'une œuvre sur le jardin terrasse de la **Seine Musicale**, une première donc. J'ai pu y consacrer tout mon temps libre. Intitulée *Méandre* et réalisée avec un dinandier elle cherche à traduire les circonvolutions d'un passé fossilisé, à partir d'un premier ensemble de sculptures imaginé pour l'Ambassade franco-allemande à Dacca (Bangladesh). Rendez-vous fin juin pour en juger sur pièce !

Delta, Elsa Sahal : 1% artistique, ambassade Franco-Allemande à Dacca, Bangladesh agence Eva Albarran & Co



Méandre, Elsa Sahal Les Extatiques 3ème édition, courtesy l'artiste, galerie Papillon

"Elsa Sahal et les Extatiques 2020", in Fomo-vox, 29 mai 2020

D'autre part dans le cadre du **Voyage à Nantes** (cf notre interview avec Jean Blaise) j'ai une sculpture en grès de 3 mètres, *Fontaine*, qui va être installée Place Royale, un autre beau rendez-vous en perspective. Il s'agit d'une œuvre résolument féministe, une pisseuse, que la Galerie Papillon avait Exposée en 2012 aux Tuileries dans le cadre du programme Hors les murs de la **Fiac**.

Elsa Sahal Fontaine, 2012 Céramique émaillée 204 x 57 x 42 cm © Denis Amon
Courtesy Galerie Papillon

Le monde de l'art est-il prêt à changer vraiment selon vous ?

Globalement je ne pense pas que cette crise nous mènera vers un autre monde de l'art « meilleur ». Elle nous rend plus lucide sur nos actions et notre fonctionnement. Mais de là à changer quoi que ce soit ! Le monde de l'art va peut-être développer la vente en ligne comme l'ont déjà fait les autres secteurs, se recentrer un peu plus sur ses scènes artistiques locales, se réunir un peu moins souvent dans les grands rassemblements internationaux (foires , biennales). Les initiatives de solidarité de la part de galeries m'apparaissent comme des opérations de com. C'est un milieu très compétitif, un far-west ! Ce qui va changer, c'est que les galeries qui ont le moins de trésorerie ou de capacité d'endettement vont disparaitre.

Quelles mesures de soutien aux artistes vous semblent-elles pertinentes et nécessaires ?Les arts plastiques sont depuis longtemps dans l'angle mort des médias et des politiques publiques. Leur idée de faire intervenir les artistes plasticiens dans les écoles, ou celle de lancer des commandes publiques réservées aux artistes de moins de 30 ans, ne me semblent pas pertinentes, et c'est un euphémisme. On a besoin d'un vrai statut et d'un vrai projet. On a besoin d'être mieux organisés en tant qu'artistes. Je me suis enfin syndiquée !

“Elsa Sahal et les Extatiques 2020”, in Fomo-vox, 29 mai 2020

Quelle a été votre 1ère envie de déconfinement ?
Voir ma mère et mes amis !

Elsa Sahal est représentée par la galerie Papillon

Les Extatiques 2020 :

3e édition du 26 juin au 4 octobre

https://parisladefense.com

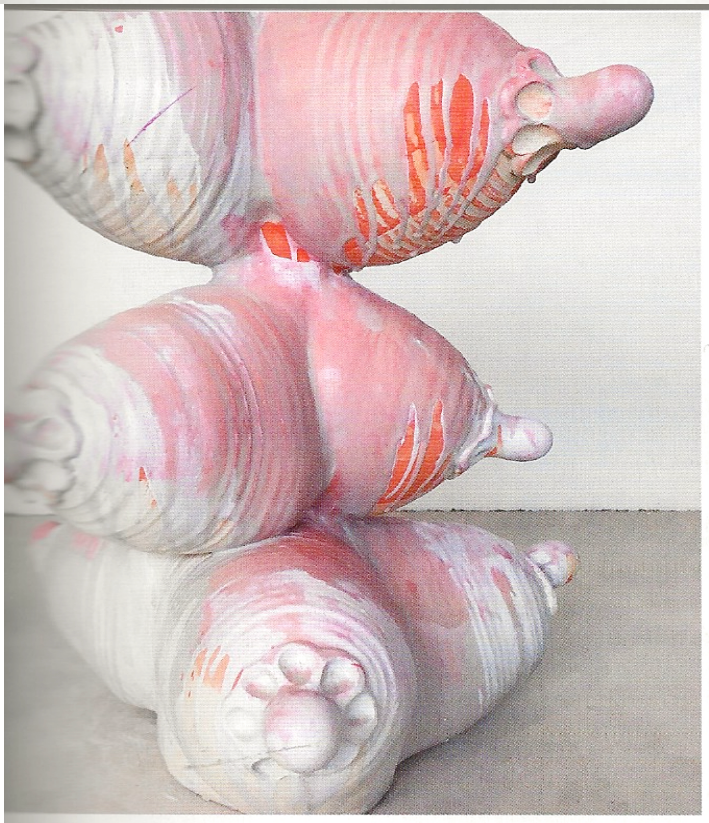
Le Voyage à Nantes
Nouvelles dates : du 8 août au 27 septembre

Site de l’artiste
www.elsasahal.fr

"15 artistes de la scène française à la FIAC", Amélie Adamo, in L'oeil, octobre 2019, p.47

15 ARTISTES DE LA SCÈNE FRANÇAISE À LA FIAC

PAR **AMÉLIE ADAMO**



11

ELSA SAHAL

Née en 1975 à Bagnolet, vit et travaille à Paris

Formée aux Beaux-Arts de Paris, la sculptrice Elsa Sahal développe un usage singulier de la céramique. Entre archaïsme et modernité, réinventant la tradition des grottes italiennes du XVI[e] siècle, son travail se situe entre maniérisme et rococo, élégance et humour, débordements et raffinements de la matière. Ses sculptures colorées aux incessantes métamorphoses et formes ambiguës, mi-stalactites mi-anthropomorphes, oscillent entre connotations sexuelles et organiques, allusions végétales et minérales (représentée par la Galerie Papillon).

"Elsa Sahal, Politiquement incorrecte", Laurence D'Ist, in Artension, Mai 2019, p.34

ELSA SAHAL

Politiquement incorrecte

Derrière la porte métallique, le crissement de l'allée gravillonnée qui traverse les arrière-cours depuis la rue réveille une ambiance secrète à la Prévert. Aucun nom sur les verrières des ateliers pour indiquer qui travaille ou vit ici, mais une ambiance de terre dans l'un, avec une forme tubulaire mate et crue qui dépasse la partie translucide des fenêtres, indique sans s'y tromper le sien…

▶ LAURENCE D'IST

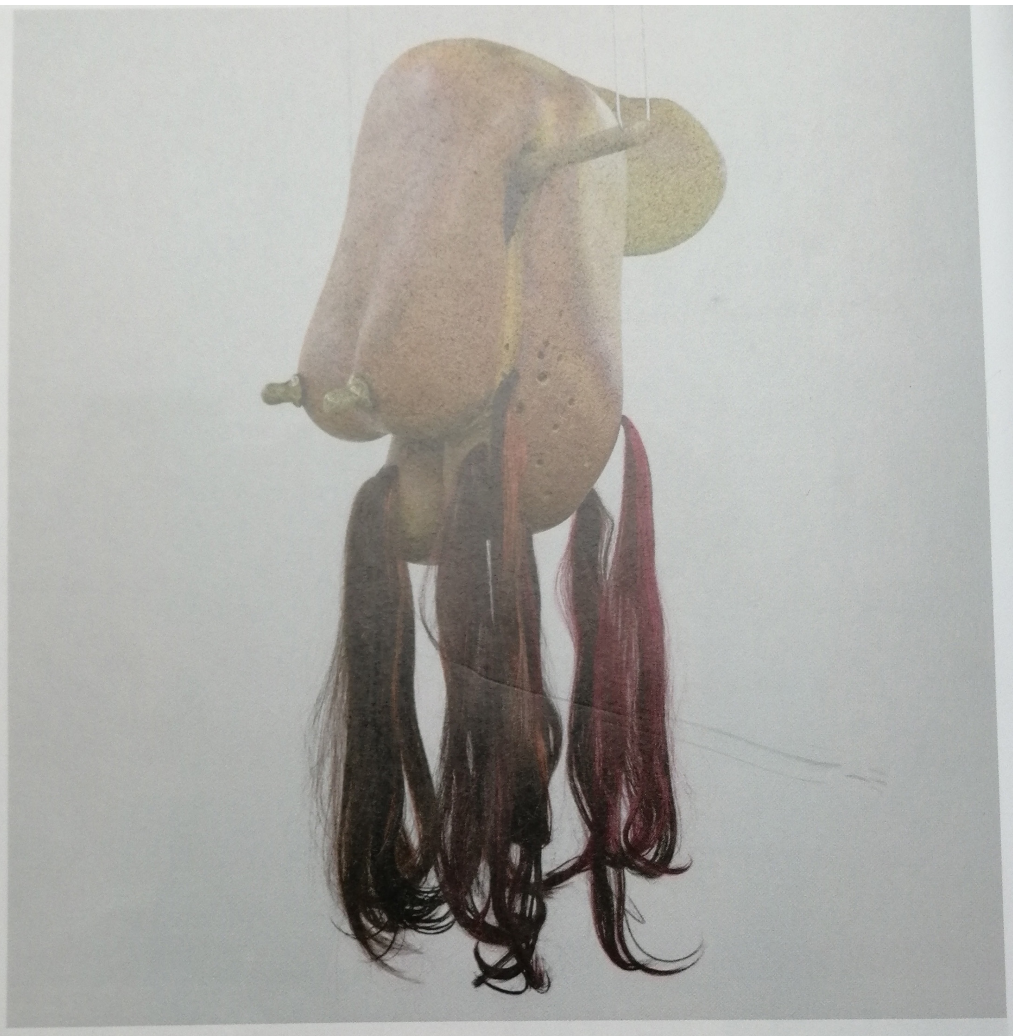
Elsa Sahal est sculpteure. L'espace modeste mais ouvert est occupé par certaines de ses œuvres et son four de cuisson. Elle s'affaire à une grande pièce qui monte autour de grosses gousses ovales et généreuses : « des nichons », dit-elle, sans tourner autour du pot.

Ma première rencontre avec son travail remonte à quelques années : une photo de *L'Arlequin* (2009) était reproduite dans le catalogue de l'exposition du peintre Lucio Fontana, connu pour ses toiles monochromes fendues d'un coup de lame et excellent céramiste moderne. Ainsi, je partais de l'univers cosmique de Fontana pour rencontrer l'œuvre d'Elsa Sahal. Je plongeais sous l'ombre de la lune, dans un univers qui s'éclaire de reflets sucrés. La patine des émaux caresse d'une lumière satinée des créatures hybrides et tronquées sorties de métaphores organiques qui expriment l'intérieur de corps. Des formes vivantes qui se meuvent autour d'articulations décalées, et qui témoignent du « jeu avec l'accident », qu'elle cultive depuis son passage par l'atelier d'Erik Dietman, à l'École des beaux-arts de Paris. « Il faut que je me laisse surprendre, en faisant des formes qui ne sont pas prévues et pour lesquelles j'invente des solutions », reconnaît-elle. Et formes incorrectes en réponse aux conventions lissées. Des formes qui, comme les fonds marins, vivent cachées de la surface. Elle reconnaît rechercher « le pas de côté, afin d'éviter la case dans laquelle on range trop facilement les artistes ». Pour amorcer la plongée dans son univers, elle respire aussi les images de surface, celles où la vérité crue vend la perfection pour plus de consommation. Son « mood-board » (tableau d'humeur) comme elle l'appelle, accumule sur un morceau de mur de l'atelier des photos de mannequins en trikini, ces maillots de bain multi-ajourés, à côté des corps découpés des baigneuses de Dinard, ou des peintures de l'Américaine Dana Schutz. Le point commun à ces images révèle une esthétique du corps à la fois ludique et monstrueuse qui interroge l'idée de beauté de la femme, de sa place, de son rôle, de son mythe, de son aura.

Dans ce travail, on passe de l'apparence lisse et satinée du galbe pour entrer dans la symbolique, l'évoca-

“Elsa Sahal, Politiquement incorrecte”, Laurence D’Ist, in Artension, Mai 2019, p.34

"Elsa Sahal, Politiquement incorrecte", Laurence D'Ist, in Artension, Mai 2019, p.34



OÙ

- **Galerie Papillon**, Paris (8e), en permanence
- **Nathalie Karg Gallery**, New York, à partir du 3 mai

COMBIEN

À partir de 5 000 €

des circonvolutions d'usage, un peu comme la série des foufounes glissantes composées de six pattes, qui « ne sont pas loin de s'effondrer et en même temps très dynamiques », décrit-elle à propos de ses œuvres posées au sol et coiffées de bosses en guise de tête : « une vue très multi-fesses ».

FÉMINISME ET PROVOCATION

Deux paires de jambes d'Arlequin attendent la cuisson. Pantalon bouffant et tombant, slip bombé, leur air de poser en marcheur affirmant leur différence et nouveauté revendique avec un humour sans arrogance un lien de parenté avec d'autres corps mis en scène dans la peinture. « Bien sûr que je pense à Picasso en les faisant », reconnaît Elsa Sahal qui interroge là l'artiste, « l'archétype du macho génial, sauf que : existe-t-il du génie femme ? Non », répond la sculpteure.

Elsa Sahal vit la sculpture comme un engagement. En 2012, présentée au jardin des Tuileries à Paris, sa sculpture *Fontaine* qui pisse un jet d'eau sorti d'une vulve charnue a été qualifiée de provocation. Le *Manneken-Pis* belge amuse, mais la version fille choque. « J'ai fait mon *coming out* féministe à ce moment-là », affirme l'artiste dont le travail rencontre depuis un plus vif intérêt. La reconnaissance de la figuration, le regain d'intérêt pour la céramique, le contexte sociétal qui change, notamment avec #MeToo, explique la reprise par Elsa Sahal de séries anciennes qu'elle revisite en assumant pleinement la justesse de ses intuitions. ♦

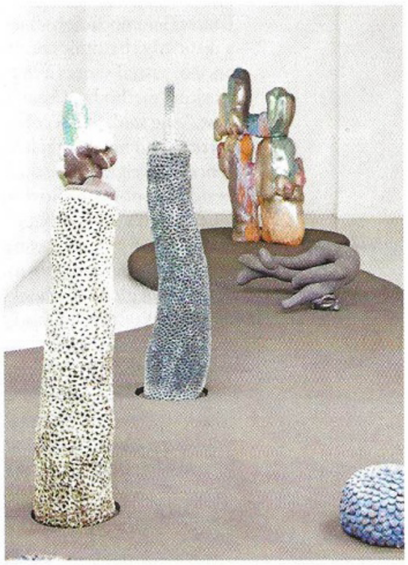
ci-dessus :
Masque – 2013
céramique émaillée, métal et cheveux
62 x 40 x 43 cm
© Hervé Beurel

1975 : Naissance à Bagnolet (93). Vers 1995 : Études à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris, ville où elle s'installe et demeure. 2008 : Première exposition collective, Fondation d'entreprise Ricard, Paris (8e). 2009 : Première exposition personnelle, galerie Papillon, Paris (3e). Depuis, cette galerie défend l'artiste. 2011 : Exposition personnelle à l'hôtel de ville de Chinon (37). D'autres suivront à l'Hôtel-Dieu de Toulouse (31), au Carré à Château-Gontier (53), à la Pill Gallery à Istanbul, au collège des Bernardins à Paris (5e), etc.

Elsa Sahal

GALERIE PAPILLON

Though the title "*Elsa Sahal des origins à nos jours*" (Elsa Sahal from the Origins to Today) suggests a historical survey, the fifteen large-scale ceramic sculptures on view in Sahal's recent exhibition were all made this year. Featuring an installation of primordial-looking sculptures arranged on a dark, sand-dusted platform, the show evoked origins of a different sort. In addition to providing a telluric mise-en-scène, the curvaceous room-filling stage represented the artist's latest experiment with how to display sculpture. Having previously skewered headless humanoid forms on metal rods ("Pole Dance," 2015) and suspended avian figures from thick straps ("Léda," 2014–15), Sahal here reimagined the pedestal as kind of vivarium. Implying a biological symbiosis between pedestal and sculpture, her tall, stemless, leafless, petalless flower sculptures ("Pistils," 2018–) had been planted into the platform so that they appeared to grow out of its sandy surface, while scaly sea-urchin-like mounds ("*Fleurs*" [Flowers], 2018–) inhabited the terrain alongside various lumpen headless creatures.

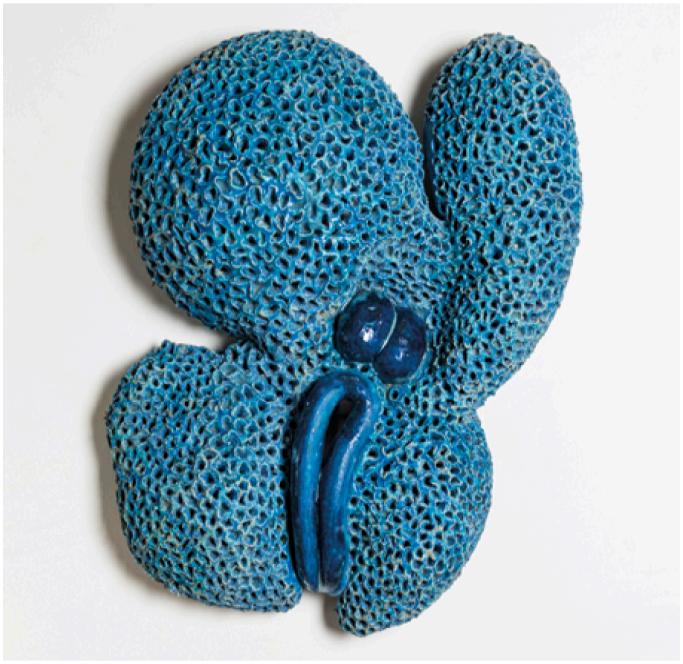


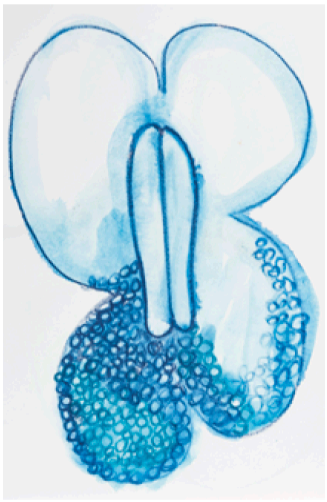
View of "Elsa Sahal," 2018. Photo: Aurélien Mole.

Sahal's large, minimalist flowers—erect pockmarked pistils topped with smaller pimply stigmata—appeared both menacing and vulnerable. This contradictory impression was compounded by the fact that the exposed phallic forms represent flowers' female reproductive parts. Adding to the hypersexualized appearance of the ambiguously gendered works (each titled *Pistil* and numbered 1 through 4), thick and runny applications of iridescent blue, yellow, and green glaze read as gluey and frothy secretions erupting from the bases of the stigmas and glistening moistly on the pistil shafts. In stark contrast to the "Pistils," several humanoid figures (*Nue posée* [Posed Nude], *Alchemist's Daughter no. 3*, and *Nageuse* [Swimmer], all 2018) appeared soft and fecund, their female-coded bodies seemingly melty with rolls of fat and drooping breasts. The most ornate in the group, *Alchemist's Daughter no. 3*, was coated with generous pours of opalescent green, matte orange, and metallic glazes. While the palette recalls North African ceramic tiles (a nod to Sahal's Tunisian ancestry), the artist's heavy and loose application of color evokes something more along the lines of a three-dimensional Helen Frankenthaler stain painting.

Indeed, Sahal's use of glaze for more than just chromatic effect gives her sculptures a distinct painterly quality. The coated surfaces of her sculptures alternately—and in many cases simultaneously—appear damp, charred, luminous, smooth, rough, corroded, and polished. Sahal's interest in evoking diverse textures and consistencies has occasionally led her to adorn sculptures with elements such as synthetic hair or gold leaf, trimmings that enhance the already haptic quality of her oeuvre. In several recent works, Sahal has added hand-poured glass—a kind of three-dimensional glaze—to bestow suggestive colors, textures, and volume on key areas of her sculptures. On top of baked and glazed bodies, such as *Nue posée*, hardened drips of translucent pink glass cover nipple-like protuberances and appear to ooze from indeterminate orifices like biological discharges. Drippy yet hard, these globules remind us of metamorphic properties of the artist's materials, and how she coaxes them from liquid to solid states and seemingly back and forth, again and again.

—*Mara Hoberman*





Masque, 2017, grès émaillé, 44 x 52 x 11 cm.

« Le dessin n'est pas la forme, il est manière de voir la forme », a écrit Edgar Degas. Esquisse ou croquis, le crayonné matérialise une idée et permet d'expérimenter. Il est indissociable du travail de nombreux artisans d'art, qui usent de cette étape préliminaire afin de donner corps au projet en devenir. Relais de la pensée, leurs dessins révèlent alors le processus de création, comme autant de tracés qui mènent vers l'atelier. De l'imaginaire vers la matière.

Elsa Sahal FLEUR **BLEUE**

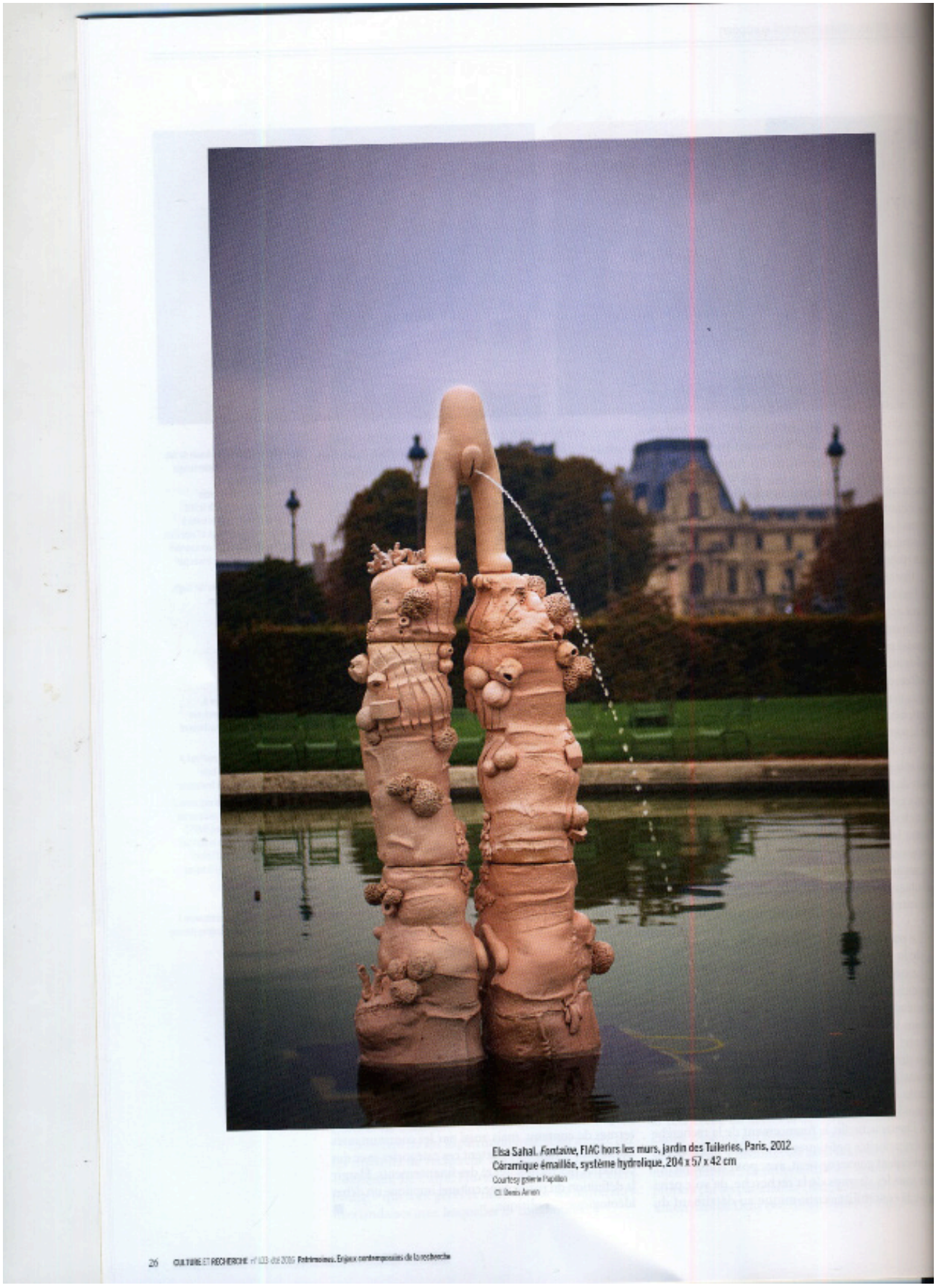
Baigneuses de Picasso, jeunes filles en maillot de bain, fleurs aux pétales grandes ouvertes… toutes ces images, extraites de magazines, sont scotchées sur l'une des vitres de l'atelier d'Elsa Sahal, niché au fond d'une impasse du 20e arrondissement de Paris. Inévitablement, ces reproductions évoquent les œuvres de la céramiste, ni tout à fait figuratives ni tout à fait abstraites, mais indubitablement organiques. À l'instar de sa *Fontaine,* que les promeneurs du Jardin des Tuileries découvraient en 2012 : bien planté sur deux colonnes mangées d'oursins et de coquillages en relief (les fameuses *« rustiques figulines »* chères à Bernard Palissy qui possédait un four sur le site des Tuileries), un personnage féminin urinait debout dans un des bassins. Une sculpture qui revisite l'histoire de l'art – de *La Femme qui pisse* de Rembrandt à *La Pisseuse* de Picasso – tout en questionnant, avec humour, la place de la femme dans la société. Comme ce *Masque,* une de ses dernières créations, qui émerge de dessin en dessin, jeté sur papier libre ou peaufiné dans un carnet, au pastel gras ou à l'aquarelle. La multiplication de ses esquisses trahit la longue exploration autour de la couleur, de la juste proportion. *« C'est d'abord de l'ordre du jaillissement,* déclare Elsa Sahal. *Je dessine quand j'ai une idée, avant de commencer à modeler et, ensuite, à mi-parcours, quand je cherche quelle direction donner à la pièce. »* Cette pièce inédite, une forme végétale possédant les attributs des deux sexes, elle la décrit comme *« une structure alvéolée ressemblant à un soufflet, à un accordéon qui se remplirait d'air ou à une éponge des fonds marins ».* Constante référence aquatique que renforcent deux nuances turquoise (deux textures d'émaux différentes), une couleur riche en symboles : du bleu divin de la Vierge Marie au bleu associé au rêve et à l'inconscient pour les surréalistes en passant par le bleu *« tout proche de l'ombre »* du *Traité des couleurs de Goethe* (1810). Et si cette céramique genrée possédait simplement la couleur traditionnellement associée aux garçons ? ■

SABRINA SILAMO PHOTOS CHRISTEL JEANNE

Des origines jusqu'à nos jours,
du 17 mars au 28 avril, galerie Papillon,
13, rue Chapon, Paris 3e. Tél. : 01 40 29 07 20.
www.galeriepapillonparis.com

"Elsa Sahal: Fleur Bleue", Sabrina Silamo, in La Revue de la Céramique, mars 2018, page 44-45

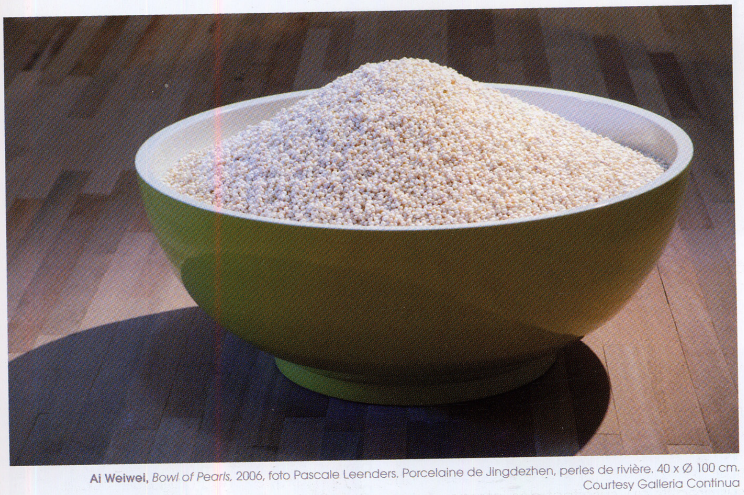
"Patrimoines. Enjeux contemporains de la recherches", Pascal Liévaux et Christian Hottin, in Culture et recherche, été 2016, page 26



Elsa Sahal. *Fontaine*, FIAC hors les murs, jardin des Tuileries, Paris, 2012.
Céramique émaillée, système hydrolique. 204 x 57 x 42 cm
Courtesy galerie Papillon
© Denis Armen

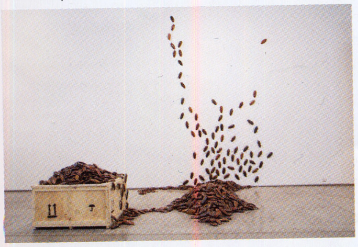
"CERAMIX, Art et céramique de Rodin à Thomas Schütte", Marie de la Fresnaye, in Artaïssime, Janvier/avril 2016, page 13

CERAMIX, Art et céramique
De Rodin à Thomas Schütte



Ai Weiwei, *Bowl of Pearls,* 2006, foto Pascale Leenders. Porcelaine de Jingdezhen, perles de rivière. 40 x Ø 100 cm. Courtesy Galleria Continua

A l'initiative de trois institutions majeures : Sèvres – Cité de la céramique, La maison rouge à Paris et le Bonnefanten Museum à Maastricht, Ceramix se donne pour ambition de dresser un panorama chronologique et géographique inédit des liens arts et céramique aux XXè et XXIè siècles. Rassemblant 250 oeuvres de 100 artistes internationaux, les deux commissaires Camille Morineau, conservatrice du patrimoine et Lucia Pesapane, historienne de l'art, explorent le statut particulier de ce matériau longtemps considéré comme mineur et périphérique, mais qui connaît un véritable renouveau, écrivant une histoire parallèle à celle de la modernité, alternant des phases d'adhésion et de rupture. Ainsi des précurseurs Auguste Rodin ou Paul Gauguin qui déclare «la céramique n'est pas une futilité» et des artistes d'avant-garde (Pablo Picasso, Juan Miro), de l'expressionisme abstrait américain à l'art informel européen (Lucio Fontana, groupe CoBra) et le mouvement japonais Sodeisha, se tissent des rapports féconds. Puis dans les années 70 émergent d'autres échanges autour des mouvements Pop et Funk aux Etats-Unis, avec la figure de Robert Arneson, avant que ne se greffent des projections entre féminisme, minimalisme et performance. Ce discours post-moderniste, qui se nourrit de la citation et du pastiche, trouve dans la céramique un support de prédilection, jusqu'à ce qu'elle ne devienne dans les années 1990 un véritable outil de critique sociale et politique, autour notamment des questions post-colonialistes, accompagnant la mondialisation de l'art contemporain. De nombreux plasticiens s'en



Bita Fayyazi, *Cockroaches,* 1998-1999. Céramique émaillée et fils métalliques. 2 000 pièces, env. 17 x 7 x 3 cm chacune. Courtesy Isabelle Van den Eynde Gallery, Dubai

Pacetti, *Ivos - Accordo Plastico* (1933) 24x15x16, terracotta. Terre cuite émaillée, bronze troisième feu. 23,5 x 15 x 16 cm. Collection Annamaria Pacetti

saisissent alors dans une pratique exclusive, qui coïncide avec l'essor des nouvelles technologies et de la vidéo, renouvelant ainsi la pratique et les enjeux de l'installation et de la sculpture. Ainsi Thomas Schütte, pour la Documenta IX, expose des figures en céramique «les étrangers» pour symboliser les soupçons et la méfiance dans une Allemagne tout juste réunifiée. Johan Creten choisit de partir de l'argile, matériau pauvre, qu'il transforme par le feu en surface brillante ; Anne Wenzel, dans ses bustes «Damaged Goods», dénonce les idéologies extrêmes. De la terre d'accueil et du sol naissent tragédies humaines, exodes et perte identitaire comme chez l'artiste syro-libanaise Simone Fattal, la chilienne Paula de Solminihac ou l'argentine Ana Hillar et autres artistes sud américains. Dans une approche globalisée, de nombreux artistes orientaux et moyen-orientaux privilégient des techniques séculaires pour éveiller les consciences autour des différents visages de l'oppression, que l'on soit face aux 2000 cafards en céramique de l'iranienne Bita Fayyazi ou aux amphores millénaires d'Ai Weiwei. D'autres enfin choisissent les outrances du registre du grotesque pour décrire une beauté grinçante à forte décharge érotique comme Erik Dietman, Klara Kristalova, Cameron Jamie, Elsa Sahal ou Paloma Varga Weisz. Hybridation des formes, infinies possibilités techniques, place du hasard, processus organique de la fusion et rapport au corps : l'argile libérée de son carcan décoratif peut enfin donner libre cours à tout son potentiel.

Le parcours de l'exposition, construit autour de cette association de moments, de mouvements et d'expériences plus individuelles, dans une grande amplitude temporelle, témoigne de l'étonnante vitalité du médium et sa revanche définitive dans le champ de la création.

Marie de la Fresnaye

INFOS PRATIQUES

Bonnefanten Museum à Maastricht
jusqu'au 31 janvier

La maison rouge
10 boulevard de la Bastille, Paris 12è
du 9 mars au 5 juin

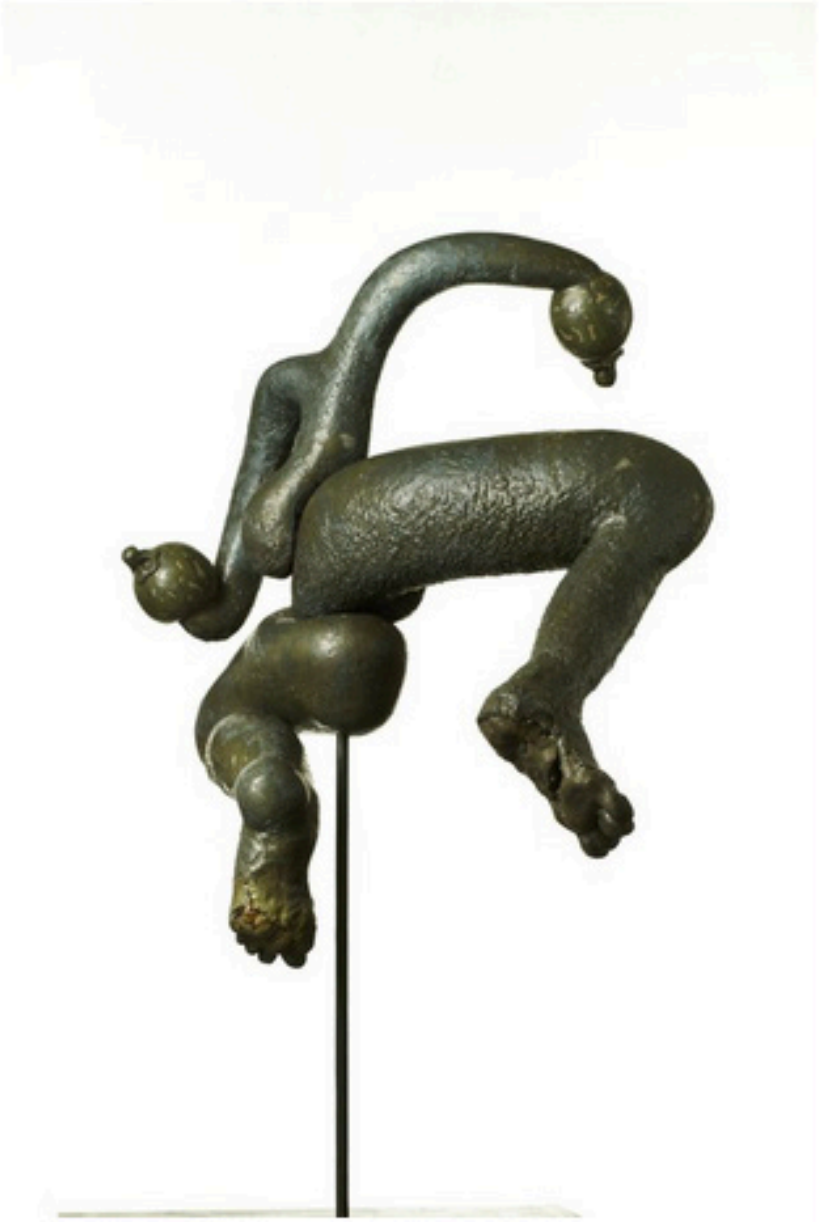
Sèvres – Cité de la céramique
2 place de la manufacture, Sèvres
du 9 mars au 12 juin

Elsa Sahal, *Acrobate* (2012) 160x65x66cm, keramiek. Courtesy Galerie Claudine Papillon, Paris

Thomas Schütte, *Basler Maske,* 2014. (Masque bâlois) Céramique émaillée. Courtesy de l'artiste

“Les morceaux choisis d’Elsa Sahal ”, Valérie de Maulmin, in Connaissance des Arts, 1 juin 2015

Les morceaux choisis d’Elsa Sahal

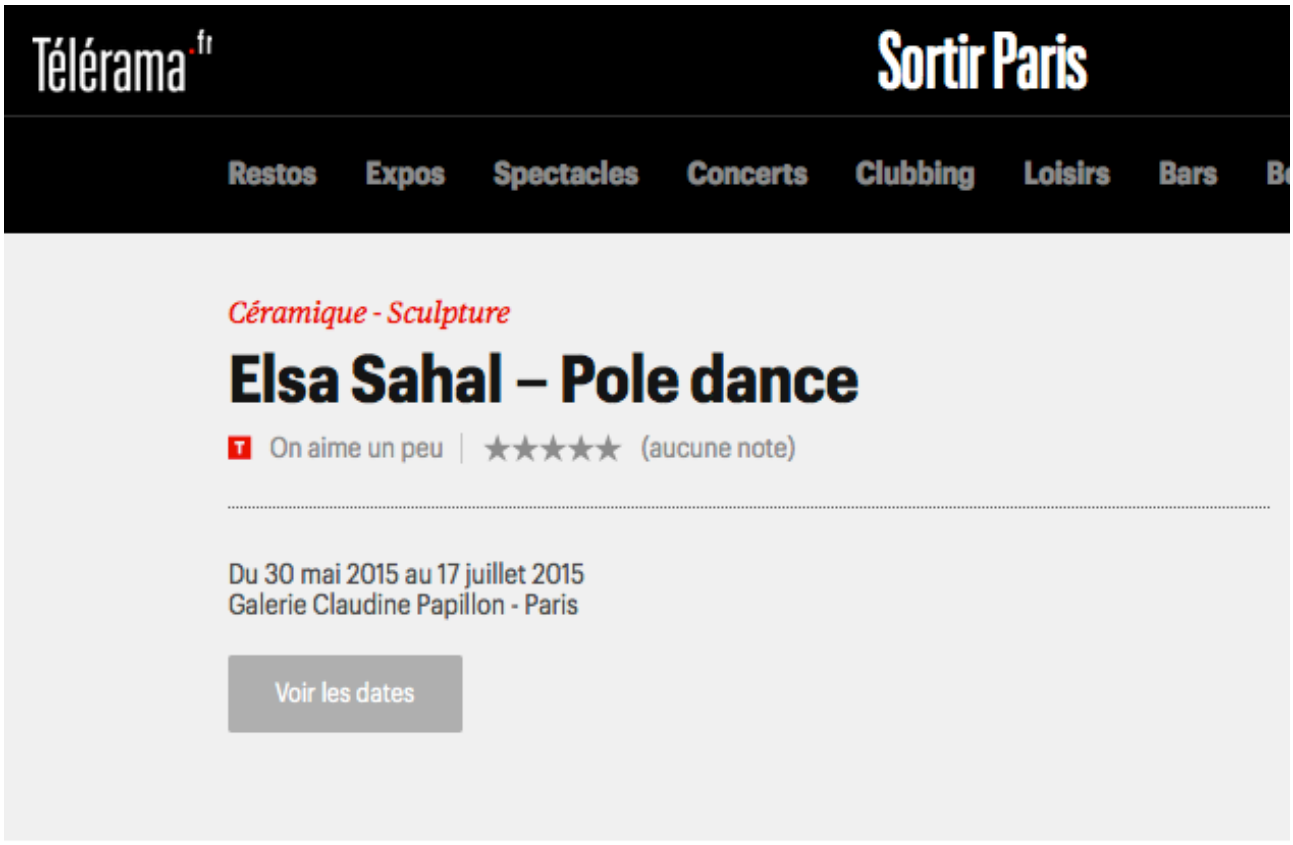


Elsa Sahal, Pole Dance 2, 2015, grès émaillé, 72 x 35 x 70 cm (Courtesy galerie Claudine Papillon, Paris. ©Denis Amon).

N’en déplaise aux pourfendeurs de la femme-objet, Elsa Sahal offre une vision obsessionnelle et fragmentée du corps féminin par métonymie, qui n’est pas sans évoquer les Poupées de Hans Bellmer et ses fantasmes érotiques dérangeants.

Réalisée en 2015, cette série intitulée *Pole Danse* est élaborée avec une fascinante technique de grès émaillé vert comme la patine d’un bronze, avec une fourchette de prix de 5 000 € à 15 000 €. Née en 1975, cette artiste parisienne a bénéficié, après les Beaux-Arts, d’une résidence à Sèvres en 2007, où elle a approfondi le travail des émaux et la cuisson à haute température. Après une exposition en 2008 à la Fondation Ricard à Paris, elle est de nouveau en résidence en 2013, dans le Montana, où elle se perfectionne encore, ce qui lui permet d’aborder de nouvelles formes plus épurées. Une exposition d’Elsa Sahal est prévue en 2016 à La Maison Rouge.

"Elsa Sahal – Pole dance", Laurent Boudier, in Télérama – Sortir Paris, mai 2015



0

De Tapiès à Barceló, de Johan Creten à Elmar Trenkwalder, la céramique fait fureur chez nos artistes contemporains. Retour vers les ateliers aux fours spécialisés, ductilité de la terre et fascination de l'art et des couleurs du feu... On retrouve toutes ces attirances dans les sculptures de l'artiste française Elsa Sahal, née en 1975, exposées à la galerie Papillon. Des œuvres qui compilent, font ployer ou se rencontrer fesses, seins, cuisses, sexes et corps élastiques en tout sens, se passant allegro des têtes des danseuses de sa « Pole dance ». Un prétexte pour mouler des corps dans un esprit burlesque, presque cartoon, alanguis sur barre verticale, mais qui, parfois, peut se révéler à deux doigts d'un certain académisme...

Laurent Boudier.

Tags : Céramique Sculpture

"Les vernissages de la semaine du 28 mai", Flora Vandenesch, in *Toute la culture,* 28 mai 2015

Toutelaculture
Soyez libre, Cultivez-vous !
http://toutelaculture.com

Les vernissages de la semaine du 28 mai

Les vernissages de la semaine sont à découvrir cette semaine dans les galeries parisiennes : Les femmes sont à l'honneur avec des expositions d'oeuvres pensées et façonnées par des artistes féminines. Les champs d'interrogation et les supports varient, privilégiant la photographie et la céramique, mais aussi le papier, l'acier ou encore l'aluminium.

[gallery ids="395099,395100,395101,395102,395103"]

- *Magnifiquement aluminium*, Anne Bourse et Emilie Perotto

La galerie Anne Barrault présente Magnifiquement aluminium / Soleil violet / Une démesure. Le projet est né de la rencontre entre deux plasticiennes : Anne Bourse et Emilie Perotto. Anne Bourse travaille à partir de découpages, de collages, de dessins et parfois d'assemblages d'objets un peu "foutus" qu'elle chérit. Chacune de ses œuvres est douée d'une légèreté propre aux éléments choisis. Emilie Perotto réalise des sculptures à échelle imposante. Ses formes se construisent avec des matériaux coûteux, comme l'acier inoxydable ou la fonte d'aluminium, à la lumière blanche et argentée.

Vernissage le samedi 30 mai. Du Vendredi 29 mai 2015 au Samedi 27 juin 2015. A la galerie Anne Barrault, 51 rue des Archives, 75003 Paris. Plus d'informations ici*.*

- *Pole dance*, Elsa Sahal

Pour sa cinquième exposition à la Galerie Claudine Papillon, Elsa Sahal continue de défier les limites de la céramique. Avec Pole Dance, elle donne à voir des sculptures de corps dansants et morcelés, s'affranchissant au sens propre et figuré, des lois de la gravité. Elle s'offre la possibilité de verticaliser ces nus couchés, d'affranchir la céramique de son socle, de la présenter sans rapport au sol, sans dessus dessous.

Vernissage le samedi 30 mai. Du samedi 30 mai au vendredi 17 juillet 2015. A la galerie

"Toulouse, la nostalgie comme fondement", Bernard Marcelis, in Le Quotidien de l'Art, mercredi 18 juin 2014, p.7

TOULOUSE, LA NOSTALGIE COMME FONDEMENT

PAR BERNARD MARCELIS

À l'image d'Archie Shepp dont le concert dans le jardin des Abattoirs venait clôturer de belle façon la journée inaugurale du Festival international d'art de Toulouse, on ne pouvait s'empêcher de quitter celui-ci avec, pour une partie de sa programmation, un curieux sentiment de revival des années 1970. Bien sûr, le festival ne peut uniquement être observé de ce point de vue, mais cette tendance est néanmoins de plus en plus manifeste dans le monde de l'art contemporain. Par exemple, la programmation d'un centre d'art aussi pointu que le Wiels à Bruxelles est-elle articulée autour d'expositions de Thomas Bayrle (récemment présentée aussi à l'IAC de Villeurbanne), d'Alina Szapocznikow, de Franz Ehrard Walther et, cet été, celles de Robert Heinecken et Allen Ruppersberg.

Comment expliquer cette tendance ? Sans doute par ce besoin de mettre en perspective l'art le plus actuel, celui de cette première décennie du XXIe siècle, avec les avant-gardes des années 1970 dont la perception erronée amène à des redites. Comment interpréter autrement la vacuité de l'intervention de Marie Cool et Fabio Balducci au Château d'Eau à Toulouse et son cortège de poncifs (cimaises retournées contre les murs, gestes performatifs anodins, projections évanescentes) qui fait confondre aridité et minimalisme.

Il est frappant de voir que ces interrogations sur les sources de l'art contemporain remontent régulièrement à un événement à la fois déclencheur et fédérateur : la Documenta V dirigée par Harald Szeemann en 1972. Dans une Europe encore divisée en deux blocs politiques et idéologiques, cette manifestation ne fut pas uniquement celle de l'apogée de l'art conceptuel et minimal ou des mythologies individuelles, elle traita aussi de l'imagerie religieuse, de la propagande politique et du réalisme socialiste, tout en lançant le mouvement hyperréaliste. Une des figures de proue de cette section « Réalisme » était le peintre suisse Franz Gertsch, mais aussi le Français Jean Olivier Hucleux (à quand sa redécouverte?) et plus curieusement Gerhard Richter, que l'on a peine à imaginer catalogué ainsi aujourd'hui.

Les lieux patrimoniaux de Toulouse conviennent à ces relectures de l'œuvre d'artistes d'une génération précédente, comme celle du sculpteur-céramiste Georges

Franz Gertsch, *Irene*, 1980, acrylique sur coton non apprêté, 257 x 391 cm, Collection Olbricht. Photo : Nicolas Brasseur, Festival international d'art de Toulouse 2014.

Jeanclos (1933-1997) en dialogue avec la jeune Elsa Sahal à l'Hôtel-Dieu, la vidéaste anglaise Susan Hiller (née en 1940) et Franz Gertsch (né en 1930), ces deux derniers très rarement montrés en France. Leurs expositions aux Abattoirs constituent dès lors un événement, plus particulièrement dans le cas de Gertsch, peintre parcimonieux, dont l'ensemble présenté ici a valeur de rétrospective. Tout aussi impressionnantes que ces tableaux - il fut un pionnier européen du grand format -, ses gravures monumentales dévoilent un artiste sans cesse à la recherche de nouveaux défis. S'il utilise les images photographiques de son environnement immédiat (portraits de proches, vues de son jardin), il est viscéralement peintre, jouant de la distance entre le motif et son report pour se créer un réel pictural par rapport au réel photographique.

Dans le domaine le plus actuel, il ne faut pas manquer la remarquable installation picturale de Thomas Huber à l'Espace EDF Bazacle, rarement aussi réussi, la mise en scène et en espace des vidéos de Manon de Boer aux Jacobins et le spectaculaire mais discutable agencement par Jorge Pardo de la collection de chapiteaux romans du musée des Augustins.

FESTIVAL INTERNATIONAL D'ART DE TOULOUSE, jusqu'au 22 juin 2014 (sauf Thomas Huber jusqu'au 10 août ; Franz Gertsch et Susan Hiller, jusqu'au 31 août et l'installation de Jorge Pardo jusqu'en 2016), divers lieux, Toulouse, www.toulouseartfestival.com

"FIAT LUX. Le festival international d'art de Toulouse", Alain Berland, in Mousement.net, 28 mai 2014

MOUVEMENT.NET

FIAT LUX

Le festival international d'art de Toulouse

Le Festival International d'Art de Toulouse porte un nom banal, peu flatteur, descriptif et seul son acronyme, le FIAT, peut laisser supposer, de par ses homonymes, l'ambition d'être un concurrent très sérieux dans le calendrier des manifestations artistiques.

Comme ce souhait est plus qu'atteint au vue de la seconde édition, on écrira avec plaisir que le FIAT a obtenu très rapidement une place légitime dans le vaste réseau des événements artistiques internationaux et qu'il faut sans hésiter s'y rendre. Ainsi un directoire hybride et peu ordinaire, composé d'un directeur, d'un comité de programmation avec six personnalités et d'un commissaire d'exposition (1), réussit le pari de présenter un parcours varié, cohérent, d'une exceptionnelle qualité. Sans s'embarrasser des éternelles et obligées thématiques qui rassurent aussi bien l'État que les sponsors privés, le festival rassemble des artistes trop rarement exposés en France et possédant des énergies oxymoriques. Le parcours officiel comprend six lieux splendides qui sont autant d'écrins pour recevoir les œuvres de sept artistes et d'un duo. Le Château d'Eau composé d'une imposante tour de briques accueille les actions simples, immatérielles et mystérieuses du duo Marie Cool et Fabio Balducci. Jorge Pardo construit une installation colorée et designée en parfaite adéquation avec la salle des chapiteaux médiévaux du Musée des Augustins, tandis que les incroyables sculptures anthropomorphiques colorées d'Elsa Sahal dialoguent avec les formes terreuses de Georges Jeanclos à l'Hôtel-Dieu.

"FIAT LUX. Le festival international d'art de Toulouse", Alain Berland, in Mousement.net, 28 mai 2014

Au rez-de-chaussé du musée des Abattoirs, les immense figures cireuses des toiles de Franz Gertsch circulent entre ses xylographies de paysages fantomatiques, pendant qu'au sous-sol on peut voir plusieurs installations de la trop rare Susan Hiller qui traite elliptiquement de la disparition des langages et des corps.

Enfin pour l'espace EDF Bazacle jouxtant la Garonne, Thomas Huber a conçu une œuvre cimaise colorée pour supporter ses toiles métaphysiques et froides qui répondent magnifiquement à la beauté industrielle des machines à électricité que le lieu détient.

Dans le parcours associé, on retiendra principalement l'Espace Croix-Baragnon qui montre deux générations d'artistes ukrainiens aussi dissemblables qu'il est possible d'être et qui pourtant cohabitent formidablement. Mykola Malyshko construit des totems, lourdes figures primitives de bois, et Lada Nakonechna superpose des images évanescentes d'émeutes et de natures. L'Espace Croix-Baragnon devient ainsi représentatif des jeux d'oppositions artistiques réussis (générations, matériaux, médiums, couleurs, désirs) qui structurent cette splendide édition 2014. Une seule petite réserve cependant, un catalogue-revue trop chichiteux qui rend les textes difficiles à lire et les images assez peu représentatives des travaux des artistes.

1. Directeur : Jean-Marc Bustamante. Comité de programmation : Penelope Curtis, Isabelle Gaudefroy, Christy MacLear, Olivier Michelon, Eckhard Schneider, Philippe Vergne.

Commissaire : Thierry Leviez.

2. Festival International d'Art de Toulouse : du 23 mai au 22 juin 2014

"Elsa Sahal", Anaël Pigeat, in Art Press, janvier 2013

PARIS

Elsa Sahal

Galerie Claudine Papillon / 10 novembre - 22 décembre 2012

Une pisseuse-fontaine en grès émaillé de rose se tenait debout sur un bassin du jardin des Tuileries au moment de la Fiac. C'est l'une des œuvres récentes d'Elsa Sahal, un « monument jardinier » haut de trois mètres, plein d'humour, de résistance et de détermination, une sorte de colosse montrant qu'il est aussi possible, pour une femme, de pisser debout. Une atmosphère plus intime et plus grave habite la nouvelle exposition d'Elsa Sahal à la galerie Papillon. Trois corps dressés accueillent le visiteur, ils hésitent entre la marche et l'affaissement, entre le hiératisme et l'abandon. Leur chair ressemble à des drapés de terre ; ils ont un peu l'air d'être retournés, mais pas vraiment écorchés. Plus que des personnages, ces formes évoquent la sensation des corps. On dirait des instants suspendus dans le temps. Ils sont habillés d'émaux roses travaillés en coulures, et « coiffés » d'une sorte de chapeau de picador pathétique en émail doré parfois craquelé. L'un d'entre eux porte des pois d'or comme un costume de fête. Ils sont acéphales, ne donnent pas l'impression d'avoir été décapités, mais d'avoir toujours été sans tête ; Elsa Sahal ne représente pas les visages car ils sont trop sacrés. Ces teintes et cette allure à la fois grotesque et mystique évoquent les œuvres de Philip Guston. Ce sont des *Arlequins*, qui ont perdu les couleurs de leur manteau, des « apatrides » dit Elsa Sahal, mais aussi, on l'imagine, des initiés et des passeurs entre la vie et la mort.

Les *Équilibres*, des corps noirs dispersés et remembrés avec une grande liberté peuplent le deuxième espace. Ces femmes, penchées en arrière comme des danseuses, rappellent *l'Acrobate bleu* (1929) de Picasso. Puissantes et fragiles à la fois, délicates et monumentales, leurs jambes sont souvent séparées de leur buste, parfois lui servent de support, ou bien y sont collées, et leur poitrine se confond avec leur visage. On pense aux corps épars d'Alina Szapocznikow, à des corps-paysages comme l'*Autoportrait en forme de grotte* qu'Elsa Sahal avait réalisé il y a quelques années. L'une de ces sculptures a l'air d'une chimère, mi-humaine, mi-insecte. Une autre est beaucoup plus liquide, beaucoup plus sombre aussi ; constituée d'un crâne posé sur un bras, elle s'intitule *Méditerranée*.

Après ces corps, leur éclatement et leur recomposition, une atmosphère plus mystique hante le fond de la galerie où se trouvent les *Autels*. Des arbres ou plutôt des branches d'arbres coupées, émaillées de noir avec des reflets de bleus, sont dressées sur des socles métalliques. Ce sont aussi des chandeliers sans leurs sept branches. De petites têtes de mort y sont fixées : boules de terre pincées pour y dessiner des orbites. Cela pourrait être un dessin d'Odilon Redon. Ces morceaux de terre et l'écrou posé sur le socle évoquent l'idée du travail, des gestes que l'on fait pour ne pas trop penser. Un dahlia-oursin, des pieds séparés de leurs corps en train de se transformer en végétaux, et des coraux noirs évoquent, au fond des mers, une tristesse abyssale.

Anaël Pigeat

The fountain rising from an ornamental pond in the Tuileries gardens during the FIAC contemporary art fair was made of pink enameled sandstone in the form of the torso and legs of a standing woman—taking a piss. This recent sculpture by Elsa Sahal, a three-meter high "garden monument," conveyed humor, determination and resistance, a sort of striding colossus demonstrating that women, too, need not stoop to pee. Sahal's new show at the Papillon gallery was marked by a more intimate and serious atmosphere. Three standing bodies confront the visitor. We're not sure if they're walking or collapsing, if their gesture is hieratic or one of abandon. Their flesh looks like folded earth; they look slightly inside out but not really like écorchés. Rather than particular people, what these forms evoke is the sensation of bodies. Perhaps they represent moments suspended in time. They are covered with pink enamel painted various colors, and topped with a sort of pathetic picador hat made of occasionally cracked gilded enamel. One of them wears golden polka dots like a party costume. They are headless; rather than decapitated they give the impression that they never had a head. Sahal doesn't represent faces because she considers them too sacred. These simultaneously grotesque and mystical touches bring to mind the work of Philip Guston. These figures are like Harlequins whose coats have been drained of their colors, "stateless persons" Sahal calls them. But we can also understand them as ferrymen carrying souls across the river of death.

Filling the gallery's second room are *Les Équilibres*, black bodies broken up and freely reconstituted. These women leaning backwards like dancers recall Picasso's *Blue Acrobat* (1929). Simultaneously powerful and fragile, delicate and monumental, their legs are often unattached to their torsos, but sometimes they are what hold these figures up, and occasionally they are firmly attached and their busts and faces becomes indistinguishable from one another. We are reminded of Alina Szapocznikow's awkward body parts and landscape-bodies by the self-portrait in the form of a cave Sahal made a few years ago. One of these sculptures looks like a chimera, half human and half insect. Another, much more liquid, and somber as well, is comprised of a skull sitting on an arm. It is entitled *Méditerranée* (Mediterranean).

After these dismembered and reassembled bodies, a more mystical atmosphere haunts the back of the gallery where Sahal's *Autels* (Altars) are located. Trees, or rather amputated tree branches, made of black enamel with blue highlights, stand on metal pedestals, like candelabra without their seven branches. They are festooned with little death's heads, with pinched balls of earth for the eye sockets. This could be a drawing by Odilon Redon. These pieces of dirt and metal nuts placed on a pedestal invoke the idea of work, of the motions we go through to avoid thinking. A dahlia sea urchin, feet separated from their body and turning into plants, and pieces of black coral evoke the depths of the sea and a bottomless sadness.

Anaël Pigeat
Translation, L-S Torgoff

artpress.com

« Autel n°2 ». 2012. Céramique. 75 x 35 x 60 cm. *"Altar no. 2." Ceramic*

"Elsa Sahal Claudine Papillon Galerie", Mara Hoberman, in Artforum, février 2013, p. 258-259

Elsa Sahal

CLAUDINE PAPILLON GALERIE

Over the past decade, French ceramicist Elsa Sahal has conceived a universe where ostensible contradictions—abstraction versus figuration, male versus female, adorable versus abject—are reconciled into a variety of unsettling biomorphic forms. In her most recent exhibition, Sahal expanded her repertoire of tubular phalluses and thick-lipped orifices dribbled with syrupy glazes, creating two new breeds of large-scale androgynous figures. Explicitly corporeal, if not always blatantly figural, the sculptures are perhaps best described as bodies of clay—insistently of and about their own materiality. Harnessing the innate physical properties of her medium, Sahal convincingly suggests varied skin textures, facial expressions, general fleshiness, and assorted bodily secretions. In her deft hands, clay (soft and pliant) and glaze (runny and warm) become biological.

...

Extrait de "La grotte, la chute et le corps", Valérie Da Costa, in
Circuit céramique aux arts décoratifs, 2010, p. 86-87

Elsa Sahal

Née en 1975 à Paris, vit à Paris
Galerie Claudine Papillon, Paris

Les œuvres d'Elsa Sahal se situent à mi-chemin des paysages anthropomorphes et des corps paysagés, selon le rêve de Cézanne d'« unir les courbes des femmes à des épaules de collines ». Elles convoquent dans un registre biomorphique des formes organiques en perpétuelle évolution. [...] Elles appartiennent à cet [...] univers originel et fantasmagorique qui a tant séduit les artistes maniéristes en Italie au XVI^e siècle et qui est lié à l'Après Déluge, à ce moment de métamorphoses où de la nature, de l'eau, des pierres, des nuages naissent des formes humaines. [Ses sculptures] semblent émerger d'un état gazeux de la forme qui précède le premier geste, celui qui donnera forme. Sculpter signifie donc pour l'artiste chercher ce qui fait pousser la sculpture de l'intérieur. Extraordinaire point de départ pour annoncer la genèse de l'œuvre. Indéterminés, les sujets essentiellement féminins jouent tout naturellement d'une ambiguïté sexuelle mêlant tout autant des formes phalliques, des sexes féminins ouverts ou protubérants que des seins multiples. Ils incarnent en quelque sorte des nouvelles déesses de la fertilité et des figures polymastes contemporaines. [...] Sans aucun doute, on ressent dans toutes ces œuvres l'expression d'une pulsion vitale, d'une charge érotique que l'artiste ne cherche pas forcément à mettre en avant, qu'elle ne cherche pas non plus à cacher, mais dont l'évidence parfois lui échappe. Ces sculptures sont en terre, émaillée certes, mais d'abord réalisées dans ce matériau lié à l'origine de l'art. Celui par lequel Pline l'Ancien nous relate l'histoire du mythe de la naissance de la peinture qui vaut aussi pour celui de la sculpture. L'histoire du potier Butadès de Sicyone modelant dans la terre le portrait de l'amant de sa fille dessiné d'après

2000 *Diplôme supérieur, École nationale supérieure des beaux-arts, Paris*

Depuis 2005 *Enseignante responsable de l'atelier Terre à l'École supérieure des arts décoratifs, Strasbourg*

2005 *« Trans-Ceramic-Art », exposition collective, Biennale internationale d'Icheon (Corée du Sud)*

2006 *« Mutatis Mutandis », extraits de la collection Antoine de Galbert à la Maison Rouge, Paris*

2008 *Exposition personnelle, Fondation d'entreprise Paul Ricard, Paris ; résidence à la Manufacture nationale de Sèvres, coproduction d'œuvres en grès polychrome avec la galerie Claudine Papillon*

2009 *Exposition personnelle, galerie Claudine Papillon, Paris ; invitée au New York State College of Ceramic, Alfred University ; « La conquête de la modernité, Sèvres 1920/2008 », Musée capitolin, Rome ; « Des certitudes sans doutes », collection Jannick Thiroux, musée des Beaux-Arts, Amiens*

"Best of 2012", Mara Hoberman, in Artforum, 12 février 2012

ARTFORUM

Best of 2012

Mara Hoberman

12.02.12

Elsa Sahal, *Fontaine*, 2012, sandstone, 118 x 47 x 31". (Photo: Maurice Loy)

AMID GENERAL TIGHTENING of purse strings in Europe, 2012 was a big year for Paris museums. The Palais de Tokyo unveiled a $26 million renovation that tripled its size in April, the Louvre opened a new Islamic wing (its largest expansion since I. M. Pei's glass pyramids) in September, and "Hopper fever" made the Grand Palais's retrospective (the American painter's first in France) a true blockbuster this fall. However, the Musée de l'Art Moderne still has on view the best show of the year. Honoring MAM's seventieth anniversary, "*L'Art en guerre*" (Art at War) delivers on its ambitious objective with nearly 400 works made in France before, during, and after World War II. Well-known story lines are reiterated—Braque and Picasso in their Paris studios; Matisse, Bonnard, and Rouault retreating to the south; Léger, Chagall, and Duchamp fleeing to the US—but underexplored narratives are also elucidated. Works by French internment camp prisoners constitute a significant portion of the exhibition, including drawings by Wols, Ernst, and Bellmer as well as artifacts like a series of miniature prison cell tableaux inside sliding matchboxes by the little-known artist Roger Payen. A room dedicated to Parisian dealer Jeanne Bucher, who, incredibly, continued to exhibit and sell Nazi-condemned "degenerate" artists during the Occupation, makes a striking comparison with a reconstitution of MAM's inaugural show in 1942—an eerie alternate art history purged of "undesirables" and filled with Vichy-approved French artists. The show runs until February 17, 2013.

Paris is always great for public art, and FIAC's 2012 "*Hors les Murs*" (Outside the Walls) program treated the city to a range of eclectic offerings this past October—from Jeremy Deller's inflatable Stonehenge at Les Invalides to a performative reading of On Kawara's ongoing *One Million Years* at the Jardin des Plantes. A few of the most notable works (some sassy, others whimsical) could be found in the fountains at the Jardin des Tuileries. Elsa Sahal's ceramic anthropomorph *Fontaine*, 2012, appeared to pittle into the Louvre-facing Vivier Nord basin while Marc Quinn's suggestive polished-bronze conch *The Origin of the World (Cassis Madagascariensis) Indian Ocean, 310*, 2012, paid tribute to the famous Courbet nude residing just across the Seine at the Musée d'Orsay. Honoring the fountains' traditional denizens, Susumu Shingu's playful floating mobiles (*Sinfonietta of Light*, 2012) bobbled like toy sailboat-bird hybrids.

Pushing even further *hors les murs*, Loris Gréaud's twenty-eight-minute film *The Snorks: A Concert for Creatures*, 2012, witnesses a musical escapade at the bottom of the ocean. Anti Pop Consortium—whose music was broadcast through a hydrophone in an experiment to trigger a deep-sea bioluminescent bloom—provides the sound track for Gréaud's surrealist narrative starring Charlotte Rampling and David Lynch. Following the film's Paris premiere in October (which included a surprise live performance by APC), *The Snorks* is now screening as part of the band's worldwide concert tour. Having seen sea life glow and dance to hip-hop in 2012, I can only imagine what new frontiers will be claimed for art in 2013.

Mara Hoberman is a writer based in Paris.

SHARE PERMALINK COMMENTS (0 COMMENTS)

"Elsa Sahal, de la Sèvres à la galerie Claudine Papillon", Marie Emould-Gandouet, in Revue de la céramique et du verre, mars-avril 2009, n°165, p.28-31

Elsa Sahal, de Sèvres à la galerie Claudine Papillon

Elsa Sahal sculpte tout à la fois sa conception du monde, son rapport à l'existence, au corps et à l'art. Elle leur donne forme par l'intermédiaire de ce médium d'une exceptionnelle plasticité qu'est la céramique. Les mots et les analyses se cherchent encore pour tenter de décrire ce qu'elle produit, tant plastiquement qu'esthétiquement mais, encore historiquement.

Vue d'ensemble de l'exposition *Elsa Sahal*, Galerie Claudine Papillon, 75003 Paris, présentée du 10 janvier au 28 février 2009.

Œuvres molles, psychédéliques, biomorphiques et érectiles ou amorphes dégoulinantes et ratatinées, pop, bactériennes, glandulaires, folliculaires, sexuelles ou sexuées, et pourquoi pas extension du microbiologique vers le macrobiologique *(ad libitum)*. Ambiance qui n'est pas sans évoquer de multiples références. Voyez vous-même. La plupart des textes sur son travail semblent s'axer sur deux sujets précis : les « formes », origines et significations, d'une part et l'usage exclusif de la céramique d'autre part. C'est ainsi que nous avons désiré l'écouter sur sa double approche de la sculpture et de la céramique.

Qu'en est-il de l'usage exclusif de la céramique dans votre sculpture ?

J'ai fait mes études aux Beaux-Arts de Paris, dans l'atelier de Georges Jeanclos puis celui d'Erik Dietman. Je n'ai pas appris les différentes techniques de la céramique. J'ai acquis les techniques nécessaires pour modeler parce que j'avais très envie de faire des sculptures « en grand », et de confronter mon corps à quelque chose qui se métamorphose (qui s'élève, s'écroule, mou, dur, forme, informe…). J'avais envie de la terre pour que ce matériau « mémorise » tout cela, qu'on sente l'énergie de l'action dans l'objet. Les techniques de sculpture qui nécessitent le moulage me semblaient perdre de cette vitalité pour aller plutôt du côté de l'image. Aujourd'hui j'ai un peu plus de distance dans ce que j'attends d'une sculpture. Je suis prête à passer à d'autres matériaux ! Je fais une sculpture en bronze grâce au prix Maif.

Il ne semble pas que ce soit l'originalité qu'implique l'usage de la céramique dans l'art contemporain ou sa réhabilitation dans ce champ qui vous motive ?

Je fais mon travail avec ce matériau pour l'instant parce que c'est celui qui me paraît le plus approprié à mon projet artistique, vital, économique… Je ne crois pas qu'il y ait de recette pour faire une bonne pièce, ni de matériau idéal. D'ailleurs l'enseignement permet de constater qu'on est souvent à côté de la plaque pour faire des pronostics. Tous les artistes, à un moment ou un autre, souffrent de désamour et voient l'herbe plus verte chez le voisin, la vidéo se vend mal, la céramique se casse, le dessin supporte mal la lumière. Et ils continuent leur œuvre.

Y a-t-il quelque chose à dire sur la distinction entre céramiste et plasticien ?

Si je devais faire une distinction, elle relèverait plutôt de la formation, la « maison », le point de départ. Je suis artiste et je me suis toujours intéressée à l'art, à ce que ça m'apporte, mais ni aux objets finis ni aux techniques. Je deviens de plus en plus « céramiste ». Techniquement, j'ai fait des progrès. À force de pratiquer, il y a une reconnaissance de la part de ce milieu qui n'était pas le mien au départ. Ce que j'attends d'une œuvre, qu'elle provienne du champ de l'art contemporain ou de celui de la céramique, c'est un propos artistique, une force, quelque chose que je ne comprends pas et qu'elle mette ma pensée en mouvement. Je souhaite vivre avec les œuvres de Richard Slee autant que celles de Richard Deacon.

En synthétisant, on peut percevoir dans vos sculptures à la fois du sexué, du sexuel, du libidinal, des petites monstruosités, des hybridations, des événements microscopiques et micro-

"Une artiste de la fonderie d'art récompensée", Samantha Gaudfrin, in Le Parisien, 19 mars 2009, p.4

Arcueil

Une artiste de la fonderie d'art récompensée

ELSA SAHAL a reçu hier le prix MAIF pour la sculpture pour son œuvre réalisée à la fonderie d'art d'Arcueil. Cette récompense remise par la société d'assurances a pour vocation d'inciter les jeunes artistes à travailler le bronze, une discipline peu plébiscitée chez les sculpteurs. « Cela en raison du prix du bronze où l'on atteint vite les 10 000 € rien que pour les coûts de production, et de l'image ringarde que l'on prête à ce métal », explique Hubert Lacroix, directeur de la plus ancienne fonderie d'art de France, celle d'Arcueil.

L'œuvre en bronze d'Elsa Sahal, appelée « Paysage », représente une figure mi-humaine mi-animale. « Il s'agit d'une interprétation du corps. Cette pièce est contemporaine en ce sens qu'elle s'éloigne des corps nus représentés dans les œuvres académiques », précise l'artiste. Dans près de 1 500 m², la fonderie d'Arcueil, créée en 1925, renferme des lingots de bronze, des œuvres de Joan Miro ou encore le plâtre modèle d'une œuvre de Zadkine, « le Messager », datant de 1937. « 80 % des sculptures d'Alberto Giacometti ont été réalisées ici », précise Hubert Lacroix.

ARCUEIL, HIER. *La sculpture en bronze réalisée par Elsa Sahal (à gauche), appelée « Paysage », représente une figure mi-humaine mi-animale.* (LP/S.G.)

L'occasion de relancer l'activité

Douze fondeurs travaillent actuellement dans ces lieux. « Dans les années 1930, une cinquantaine de personnes opéraient ici. Mais, depuis, l'activité a considérablement ralenti. Le prix MAIF, c'est aussi l'occasion d'aider le métier de fondeur », estime le directeur. Pour réaliser son œuvre, Elsa Sahal a en effet travaillé avec un spécialiste. Tout d'abord, le sculpteur élabore le modèle de la pièce, puis c'est au fondeur de réaliser le moule.

« Après de nombreuses étapes, on coule le bronze dans le moule où il se retrouve à l'état brut, indique Hubert Lacroix. Le principe est le même depuis l'Antiquité, mis à part qu'aujourd'hui nous avons l'électricité et le gaz ». Aujourd'hui, il existe cinq fonderies d'art en France dont une à Meudon (Hauts-de-Seine), à Saint-Rémy-lès-Chevreuse (Yvelines) et la plus ancienne à Arcueil.

SAMANTHA GAUDFRIN

Elsa Sahal

Galerie Claudine Papillon

Elsa Sahal, née en 1975, se distingue par une conception très singulière de la sculpture : elle modèle et cuit des volumes qui font le plus souvent allusion à différentes parties du corps humain, les agrège en grappes hérissées de membres ou les juxtapose au sol formant ainsi des environnements, presque des paysages. Les allusions sexuelles prolifèrent, avec une désinvolture qu'accentuent les couleurs choisies, ici, des bleus azur ou layette.

Trois pièces ont été réalisées à la Manufacture de Sèvres et ce sont les moins réussies : les couleurs raffinées en glacis et coulures et l'émaillage luisant conviennent assez mal au ton vivement provocant et railleur de Sahal. ■

PH. D.

13, rue Chapon, Paris-3e. M° Arts-et-

"Les petits plats dans les grands", Julie Portier, in Le journal des arts n°292, 28 novembre au 11 décembre 2008, p.14

AMIENS ■ Le cabinet d'amateur s'installe dans l'espace public à Amiens, où le FRAC Picardie consacre une exposition à la collection de dessins de Florence et Daniel Guerlain, tandis que le Musée de Picardie accueille un échantillon de la collection d'art contemporain de Jannick Thiroux. Ces expositions, par le déplacement qu'elles opèrent du privé au public, offrent un double regard original sur l'art contemporain, mais sont aussi l'occasion de raviver une réflexion sur la relation du musée à la collection privée. L'histoire montre que leurs destins sont intimement liés. Alors qu'elle en assume le rôle pédagogique avant sa création, à mesure que se développe le musée, la collection privée s'affirme par l'originalité de ses choix, confiés à la souveraineté du goût. Devenant bientôt le contraire de l'institution qui abrite un art consacré, la collection privée reste paradoxalement le seul allié de son renouvellement. Aujourd'hui, alors que l'art contemporain est représenté et promu dans de nombreuses institutions, quel rôle la collection privée joue-t-elle dans l'espace public ? Ces expositions montrent qu'elle est toujours en avant-poste sur la création en dévoilant de méconnus talents, illustrés ici dans les surprenantes céramiques d'Elsa Sahal (au Musée) ou les exquises vanités du jeune Thomas Lerooy (au FRAC). La collection privée nourrit la collection publique. Jannick Thiroux donnera, en effet, plusieurs œuvres au Musée de Picardie.

Krzysztof Pomian, spécialiste de la question, note ainsi « *à la fois l'inséparabilité de la collection particulière et du musée, et l'incompatibilité des principes qui les régissent* » (1). En effet, leurs logi-

"Elsa Sahal, lauréate du premier prix MAIF pour la sculpture", Lucie Agache, in Connaissances des Arts.com, 8 octobre 2008

Elsa Sahal,
lauréate du
premier prix MAIF
pour la sculpture

[08 octobre 2008]

Hier soir, la Maison des Métallos à Paris accueillait la première remise du Prix MAIF pour la sculpture. Cinq nominés attendaient le verdict du jury, placé sous la houlette de Richard Texier, pour savoir qui pourrait voir son œuvre fondue en bronze. Elsa Sahal, jeune artiste travaillant surtout la céramique, a été primée pour cette première édition. Son œuvre, Paysage, dont la maquette à l'échelle 1 a été réalisée en terre vernissée, sera donc fondue en deux exemplaires. Une épreuve reviendra à la MAIF et sera exposée au siège de l'assurance mutualiste à Niort, l'autre, ainsi que le moule, reviendra à l'artiste. Le résultat devrait être dévoilé au début de l'année 2009.

“Sculptures”, Céline Piettre, in www.parisart.com, mars 2005

Elsa Sahal

Sculptures

11 mars - 05 avr. 2008

Paris. Fondation d’entreprise Ricard

Iconiques, polymorphes, ostensiblement sexuées, les sculptures en grès d’Elsa Sahal ressuscitent l’art de la céramique et les anciens cultes de la fertilité, entre déesses mères et dieux ithyphalliques. Une œuvre sophistiquée et ludique, qui semble puiser son inspiration dans les sources de l’art et les tréfonds de l’homme.

0 réaction

VOS RÉACTIONS

La couleur — des verts pastel au rouge sang —, la préciosité de l’émail, sa brillance raffinée et désuète… Les céramiques d’Elsa Sahal séduisent et agacent. Fasciné par l’ iridescence des glaçures et le soyeux des textures, le regard rêve à des caresses, s’insinue délicieusement entre les craquelures, fissures et autres coulures accidentelles dus aux aléas de la cuisson.
Mais la technique rappelle aussi le clinquant de la vaisselle, ses afféteries décoratives et la dérive d’un artisanat traditionnel exploité par le marché du luxe. La plupart des pièces présentées ici ont d’ailleurs été fabriquées par l’artiste à la Manufacture de Sèvres. Rien de très contemporain, en somme. Du moins, à ce qu’il n’y paraît…

Le motif — si l’on peut appeler motif cette hybridation de formes en perpétuelle mutation — contraste avec la technique sophistiquée et légèrement surannée de la céramique. Erectile, vibrante, la matière a quelque chose de primitif. Elle jaillit en excroissances phalliques, s’ouvre sur des orifices explicitement génitaux, prend l’apparence des chairs, s’organise en des plis organiques.
Elsa Sahal accouche de créatures sexuées, à l’identité trouble, à l’humanité incertaine qui tient du minéral (*Grotte généalogique, Grand Précipice*) autant que du végétal (*Arbre dont les racines sont restées à l’étage inférieur*). Un agglomérat biomorphique auquel s’intègre, par endroit, des éléments de «synthèse» : boulons, vis, cordons, architectures précaires.

Si les règnes se superposent, les sexes aussi. L’artiste fait cohabiter attributs masculins et féminins, dans un fantasme de l’hermaphrodisme. Á la fois mâle et femelle, les sculptures sont comme investies d’une double puissance procréatrice. La fécondité y est exaltée. La maternité, représentée par une sphinge acéphale aux multiples mamelles, devient l’objet d’un culte. On pense à la rangée de seins de l’Artémis d’Ephèse d'Endoios (vers 550 avant J.-C.), déesse de la végétation et de la fertilité, dont plusieurs exemplaires sont visibles au musée du Louvre. Un peu plus loin, *Le Gilles* rappelle les stèles phalliques de la Grèce antique et leur respectueuse monumentalité.

Corps–paysages aux instincts votifs, ces sculptures se situent comme au-delà de la forme, dans l’Informe Bataillien, dans le chaos des origines. Démembrement, disproportion, déformation… L’humain rejoint l’archaïque ; l’artiste donne une vision morcelée et fragmentée du corps ou au contraire totalement syncrétique, un peu comme chez le nouveau-né qui confond son corps avec le corps d’autrui ou les objets environnants — signe d’une relation symbiotique, comme dans *L’Autoportrait à l’enfant*.

Elsa Sahal fait d’ailleurs volontairement appel au registre enfantin, et pas seulement en tant que symbole vital par excellence. Les couleurs pastel, les petits personnages de la série des *Rebord*, la collerette de Pierrot du *Gilles* renvoient à un univers ludique et puéril.
Une fantaisie joyeuse et légère cohabite avec l’esprit magico sexuel des céramiques, leur religiosité païenne. Ici, le mythologique rejoint le contemporain, liés par la terre — cette matière brute, dense, qui s’anime sous les doigts

démiurgiques de l'artiste et la chaleur du feu pour défier les lois de la pesanteur et engendrer un nouvel espace.

Œuvre(s)

Elsa Sahal

— *Arbre dont les racines sont restées à l'étage inférieur*, 2008. Céramique.
— *Nu randonnant*, 2008. Grès chamotté émaillé de Sèvres. 120 x 81 x 32 cm
— *Maternité aux Ex-Votos*, 2007. Céramiques. 80 x 180 x 180 cm
— *Grotte Généalogique*, 2006. Céramiques sur table de métal. 100 x 244 x 122 cm
— *Le Gilles*, 2004. Céramiques sur table de métal. 130 x 300 x 150 cm
— *Rebord II*, 2007. Grès chamotté de Sèvres. 41 x 31 x 35 cm
— *Rebord III*, 2007. Grès chamotté de Sèvres. 52 x 34 x 45 cm
— *Rebord IV*, 2007. Grès chamotté de Sèvres. 52 x 30 x 34 cm

RÉAGIR
LIRE L'ANNONCE
INFOS PRATIQUES

"Le monde antédiluvien d'Elsa Sahal", Philippe Dagen, in Le Monde, 30 avril 2005

WEEK-END
Le Monde
ITAINE, BELGIQUE, LUXEMBOURG SAMEDI 30 AVRIL 2005 FONDATEUR : HUBERT BEUV

Galeries par Philippe Dagen

Le monde antédiluvien d'Elsa Sahal

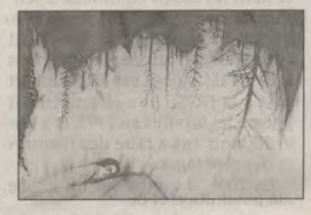
Les premières expositions d'Elsa Sahal, 30 ans, qui fut l'élève d'Erik Dietman, donnaient à espérer le surgissement d'une œuvre réellement singulière. C'est fait : ses plus récents groupes de sculpture, qu'elle appelle des « îles », sont ce qu'il y a de plus neuf et de plus convaincant depuis longtemps dans ce domaine, parent pauvre de la création actuelle. Avec de la terre qu'elle modèle, cuit et vernit, Sahal construit des paysages et des groupes de figures anthropomorphiques ou animalières, rouges ou blancs. Les cylindres et les courbes dominent, mais agrégés en constructions étranges, qui peuvent évoquer aussi bien des branches pétrifiées que des créatures terrestres ou marines fossilisées.

Disposées sur de simples plaques de métal sombre, elles prennent possession de l'espace dans tous les sens et semblent en permanente expansion : elles prolifèrent jusqu'aux bords, elles se gonflent, elles gagnent en volume et en hauteur. On peut y voir des allusions à la statuaire africaine ou océanienne et des références muséales, tel le Gilles acéphale que Sahal a imaginé d'après Watteau et qui trône, énigmatique, au milieu d'une forêt de symboles phalliques. Mais on peut y voir aussi des collines et des maisons, cartes en relief pour un monde qui émergerait à peine du déluge. Quelques petits dessins tout aussi étranges accompagnent cette explosion sculpturale.

« Iles », galerie Claudine Papillon, 13, rue Chapon, Paris-3e. M° Rambuteau. Tél. : 01-40-29-07-20. Du mardi au samedi, de 11 heures à 19 heures. Jusqu'au 25 mai.

L'art furieux de Judit Ström

Carl Fredrik Hill fut, au XIXe siècle, l'un des peintres suédois majeurs, auteur de paysages nordiques d'un romantisme et d'un symbolisme exacerbés jusqu'au fantastique. Récemment, il a beaucoup intrigué les peintres allemands, particulièrement Baselitz. Judit Ström, 33 ans, elle-même suédoise, partage cette fascination au point de dédier l'exposition de ses travaux récents à Hill et de reprendre plusieurs de ses motifs naturels, les arbres verticaux et démesurés ou les rayons d'un soleil rouge sur un ciel blanc. Elle s'y jette sans réserve, au risque de se perdre dans un affolant tourbillon de géométries concentriques et de triangles aigus comme des poignards. La nature se teinte de rouge vif, comme le visage de l'artiste, qui dessine des



autoportraits impressionnants d'intensité.

C'est du reste cette qualité qui domine, une tension extrême qui fait parfois songer à ces images stupéfiantes qui sortent des hôpitaux psychiatriques. On repense alors à nouveau à Hill, qui fut interné et mourut dans un asile.

« All down Hill », galerie Zürcher, 56, rue Chapon, Paris-3e. Tél. : 01-42-72-82-20. Du mardi au samedi, de 11 heures à 19 heures. Jusqu'au 21 mai. « Every neglected dream », 2005. Acrylique sur toile, 200 × 290 cm. Courtesy Galerie Zürcher.

Les corps déchirés de Chloe Piene

Américaine d'origine allemande, Chloe Piene, 33 ans, a deux modes d'expression complémentaires, la vidéo et le dessin, et un motif central, le corps humain saisi dans ses instants de plus grande présence, dans le mouvement qui l'épuise et le spasme qui le crispe.

Pour sa deuxième exposition parisienne, le dessin l'emporte : de grandes études de nus suspendus, ligotés, recroquevillés ou en extension. D'un enchevêtrement de traits brisés et comme écrasés sur le papier, des éléments anatomiques se distinguent, des mains aux longs doigts osseux, des muscles qui semblent tétanisés par l'effort, des hanches, des esquisses de visages, des sexes. Les poses sont vues en raccourci, avec des perspectives rapprochées ou reculées qui exigent de l'œil une attention appuyée, d'autant que les lignes cassées ne désignent parfois telle partie du corps que de façon très elliptique, laissant à l'imagination le soin de compléter la figure.

La maîtrise graphique est certaine. Les postures écartelées, l'allongement des doigts, les nudités provocantes, le sujet lui-même ne peuvent manquer de faire venir à l'esprit l'œuvre d'Egon Schiele. C'est une référence dangereuse, étant donné la puissance expressive ravageuse de Schiele, à laquelle il est très délicat de se mesurer. Chloe Piene s'y risque et, dans ses dessins les plus concentrés et torturés, se montre la continuatrice contemporaine – et inattendue – du Viennois.

Galerie Nathalie Obadia, 3, rue du Cloître-Saint-Merri, Paris-4e. M° Châtelet. Tél. : 01-42-74-67-68. Du mardi au samedi, de 11 heures à 19 heures. Jusqu'au 17 mai.

"Ici la terre/Elsa Sahal", Gael Charbau, in Particules n°4, avril/mai 2004 p.16

ICI LA TERRE *ELSA SAHAL*

Une forme animale renversée, reposant sur la tête, écrasée par le poids de son propre corps ; corps gisant mais dressé, certainement mort, mais de cette mort à la laquelle on ne croit jamais totalement, la sculpture figurative soufflant toujours un *je-ne-sais-quoi* de vie même lorsqu'elle veut en signifier l'extinction. *L'Ami de l'Ange*, —sculpture en terre cuite, branches et bandages— d'Elsa Sahal semble s'être échoué sur terre et cultive, quant à sa provenance, un certain mystère.

Il en va souvent ainsi dans les sculptures de l'artiste : sortes d'organes ou d'organismes non-identifiés, déploiements de rondeurs ou d'arrêtes biscornues paradant pour un ballet énigmatique, anatomies déroutantes, repliées, parfois à connotations sexuelles comme dans *Bouglure* (2002) où cinq sculptures disposées au sol semblent communiquer par l'intermédiaire d'oreilles, de vagins ou de bouches. Elsa Sahal emploie pour ses sculptures des couleurs qui rappellent celles de ses dessins : teintées de bleu ciel, de rose ou de rouge, parfois couvertes de couleurs criardes et opposées chromatiquement, tachées ou maculées de giclures dissonantes... peaux déclinées et mutantes, évoquant la saison sauvage des amours animales.

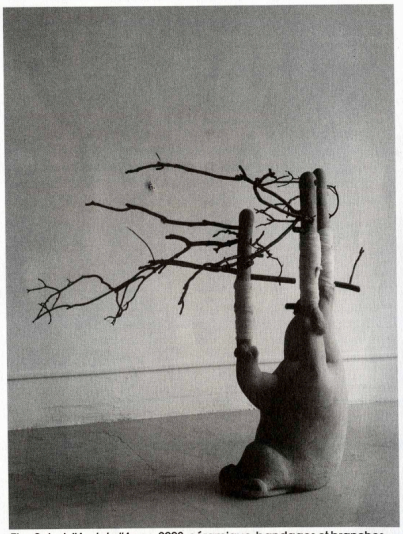
Ici la terre. Derrière cet univers envoûtant se cache un paradoxe de la sculpture contemporaine. Elsa Sahal travaille avec de la terre, matériau traditionnel, synonyme peut-être d' « art populaire » et disons-le, de ringardise. Elle avoue avoir eu beaucoup de mal à imposer son travail aux Beaux-Arts : « Les enseignants voulaient que j'abandonne la sculpture pour le dessin. Il faut dire que je faisais des sculptures figuratives, des portraits en terre cuite que je peignais ensuite pour me rapprocher de la pigmentation de la peau. Inspirées du Musée Grévin autant que des Etrusques. Non, les enseignants ne pouvaient pas tolérer cela. »

Mais cette conception change peu à peu, on s'aperçoit aujourd'hui à quel point la terre cuite mérite d'être montrée dans ses développements contemporains : la seconde biennale de la céramique[1], l'œuvre importante d'Elisabeth et Elmar Trenkwalder, Thomas Schütte ou encore les travaux plus intimistes de Gabrielle Wambaugh reflètent l'importance donnée à ce medium.

La terre cuite est une matière rigoureuse : elle nécessite des combats techniques, des heures de cuisson, elle *implique* le corps de l'artiste. Elsa Sahal nous le fait oublier : dans ses œuvres se mélangent, avec beaucoup d'humour, élégance raffinée et jubilation primitive. Très proche de ce qu'entendait Bataille par *érotisme*.

Gaël Charbau

[1] Voir à ce sujet l'intéressant compte-rendu de Richard Leydier dans Art Press N°296 p.70



Elsa Sahal, *l'Ami de l'Ange*, 2003, céramique, bandages et branches.

"Au tirage, artistes et public fort bien aiguillés", Philippe Dagen, in Le Monde, juin 2002

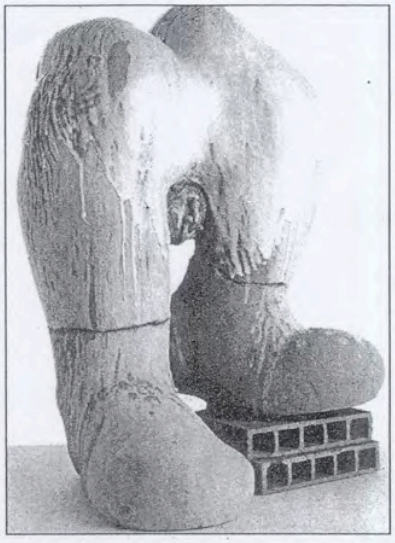
Le Monde

Lieux Au Triage, artistes et public fort bien aiguillés

NANTERRE Pour aller au Triage à partir de la gare Nanterre-Université, c'est simple : il suffit de suivre les flèches rouges au sol et les affichettes collées sur les poteaux. En dix minutes, on atteint ce qui fut le dépôt de matériel ferroviaire de La Folie, un ensemble de bâtiments plutôt bas, devenus « lieu de création et de diffusion des arts visuels » grâce au mécénat d'un chef d'entreprise, François Rosenberg. Il y a là désormais des salles d'exposition, une librairie, des espaces pour la pédagogie et le multimédia, tout cela très simplement installé, avec ce qu'il faut de signalétique et un restaurant. Très près d'un campus, dans une banlieue qui manquait d'un tel lieu, le Triage est donc, a priori, une excellente idée et une initiative généreuse.

L'exposition inaugurale, « Lignes singulières », n'est pas moins réussie. Elle réunit douze artistes qui ont trois points communs : ils ont un peu plus ou un peu moins de 40 ans, à l'exception d'Elsa Sahal, née en 1976 ; ils travaillent en France ; ils ne bénéficient pas encore d'une grande notoriété. Leurs travaux, de nature très variée, sont répartis dans un ancien bâtiment de la SNCF qu'il a suffi de blanchir et d'éclairer pour obtenir une suite de pièces séparées. Chacune donne le sentiment d'entrer dans un monde différent et inattendu.

Le premier est celui de Jérôme Boutterin, lequel présente ensemble de petites huiles sur toile et de très grandes peintures-dessins sur papier. Boutterin y expérimente différentes voies vers la légèreté et la transparence. Que ses œuvres soient plutôt abstraites ou plutôt figuratives importe moins que son goût pour



l'elliptique, l'inachevé, le diaphane. Il y a, dans ces travaux, un sens remarquablement sûr de l'instant où il faut suspendre le geste et laisser l'œil glisser le long des lignes.

Tout autrement, Elsa Sahal fait, elle aussi, la part belle à l'imaginaire et à la fantaisie du visiteur. Ses sculptures de céramique polychrome suggèrent un corps en marche, un arbre dans le vent, des galets, des animaux inconnus – les suggèrent et ne vont pas au-delà, car trop d'insistance pétrifierait le rêve et lui enlèverait son charme. Elle agit de même sur le papier, où taches de couleurs et entrelacs sont les éléments de rébus visuels sans solution définitive. Ce dessin, est-ce un sexe, une vague ? Les deux et tout ce que l'on veut y reconnaître encore.

Toutes les tonalités sont représentées : l'ironie postmoderniste de Pascal Lièvre, qui réduit les chefs-d'œuvre de la peinture à des fantômes bicolores ; la provocation mordante de Béatrice Cussol et de ses sujets, généralement pornographiques ; la confidence murmurée d'Olga Boldyreff, qui écrit sur le mur avec des fils de laine et sur le papier avec un dessin et une écriture volontairement très simples.

Mais l'une des meilleures surprises vient de la vidéo de Lidye Jean-Dit-Pannel, présentée dans une petite chambre tapissée de cartes postales. Son *Panlongon* est une suite de très courtes séquences, instants banals vus selon des cadrages extravagants, avec fond sonore décalé et bribes de dialogues façon méthode Assimil. Chaque séquence est une page de journal intime, une micro-autobiographie de moins de quelques secondes. Il suffit de regarder et de se laisser glisser le long de ces litanies étranges, sans aucun espoir de s'y retrouver, juste pour éprouver la fluidité et le désordre de la mémoire. C'est parfait.

Philippe Dagen

Le Triage, 1, rue Noël-Pons, Nanterre (92). Tél. : 01-56-05-05-03. Du mardi au dimanche de 11 heures à 19 heures. Entrée : 3 €. Jusqu'au 27 juillet. Photo : *Nu montant*, céramique d'Elsa Sahal (2001). © D. R.